Supplément mensuel
L'Orient LE JOUR
Jeudi 30 octobre 2014

L'Orient Littéraire

Numéro 101 - IXe année
édité en partenariat avec l'IFL

Spécial Salon du livre

Salon du livre francophone de Beyrouth 2014 — du 31 oct. au 9 nov. BIEL

Édito

Bienvenue

Bienvenue au Salon du livre francophone de Beyrouth, 21e du nom. Les livres vous y attendent, les indémodables, les pratiques, les inhabituels, les fraîchement parus. Vous les trouverez au meilleur prix puisque les libraires vous les proposent avec un rabais de 10%. Vous pourrez choisir parmi les 600 romans français de la rentrée, plonger dans les nouveautés libanaises, jeter vos filets dans le Village des Arts, sonder les fonds des éditeurs suisses et belges. Ce supplément de *L'Orient Littéraire* vous y aidera : il fait les présentations, interroge, questionne, éveille les curiosités.

Bienvenue au Salon du livre, vous pourrez y partager le plaisir des premières lectures, les interrogations sur l'univers numérique, les analyses sur les conflits d'hier et la violence d'aujourd'hui. Vous y rencontrerez des poètes, des mémorialistes, des historiens, des romanciers, des journalistes, illustrateurs, bédéistes, éditeurs, traducteurs, critiques littéraires, des écrivains qui décernent des prix et des auteurs qui les espèrent, des ciseleurs de mots, des docteurs, des comédiens, des conteurs et des lecteurs, comme vous.

Bienvenue au Salon du livre, vous y entendrez des mots, des histoires, des témoignages, des entretiens et des débats.

Vous y trouverez la richesse de la francophonie et l'écho du monde.

Henri LEBRETON

Conseiller de coopération et d'action culturelle
Directeur de l'Institut français du Liban

Comité de rédaction : Alexandre Najjar, Charif Majdalani, Georgia Makhlouf, Farès Sassine, Jabbour Douaihy, Ritta Baddoura.
Coordination générale : Hind Darwich
Secrétaire de rédaction : Alexandre Medawar
Correction : Yvonne Mourani
Contributeurs : Fifi Abou Dib, Edgar Davidian, Lamia el Saad, Samir Frangié, Isabelle Ghanem, Michel Hajji Georgiou, Mazen Kerbaj, Henry Laurens, Henri Lebreton, Bahjat Rizk, Blandine Yazbeck, Ramy Zein.
E-mail : lorientlitteraire@yahoo.com

Supplément publié en partenariat avec la librairie Antoine et la librairie Orientale.
www. lorientlitteraire.com

Du football, Lilian Thuram garde notamment l'esprit d'équipe et l'art de jouer en groupe pour un même but. Cet ancien défenseur qui brilla durant la Coupe du monde 1998 remportée par la France, s'emploie aujourd'hui à éduquer contre la discrimination. Entraîneur au dialogue, accompagné de femmes et d'hommes dont l'œuvre a fait date, il incite à pratiquer la pensée comme sport collectif.

Lilian Thuram *and friends* contre la discrimination

POUR L'ÉGALITÉ de Lilian Thuram, *J'ai Lu, 2014, 224 p.*

« *On ne nait pas raciste. On le devient* », pose Lilian Thuram qui fait la gageure de combattre le racisme, le sexisme, le fanatisme, l'homophobie, la xénophobie et toute discrimination par une meilleure connaissance de l'histoire et de notre humanité, ainsi que par la déconstruction des préjugés et de certaines versions de l'histoire trop souvent acquises comme allant de soi. L'éducation et la transmission de modèles pour se construire et de valeurs pour avancer constituent à cet égard des ressources précieuses et sont le socle de la Fondation Lilian Thuram - Éducation contre le racisme. Après l'ouvrage *Mes étoiles noires* (Philippe Rey, 2010) écrit avec l'historien Bernard Fillaire et la création de *Nous autres*, outil pédagogique multimédia conçu pour les écoles primaires, *Pour l'égalité* (Autrement, 2012) est réédité par J'ai Lu. Thuram y convie vingt-cinq personnalités-phares dans des domaines aussi divers que l'histoire, le sport, la paléoanthropologie, la sociologie, la neurobiologie, la psychologie, les arts plastiques, l'écologie ou l'économie, à partager leurs connaissances sur des sujets tels que les origines de la pluralité, le métissage linguistique, les religions et les inégalités fondées sur une composante donnée de l'identité à savoir le sexe, l'origine, l'appartenance sociale ou l'orientation sexuelle.

© Julien Chatelin

Lorsque Pascal Boniface intime : « *Cessons de penser la différence comme une infériorité* », Louis Sala-Molins constate que « *l'on a recours à la "diversité" lorsqu'on résiste à admettre dans le générique des "gens" ceux dont l'humanité pleine et entière n'est pas pour tout le monde d'une évidence absolue* » et que « *la diversité* » est devenue « *le dernier avatar de l'increvable mépris raciste* » et s'est éloignée du « *sens que la langue lui donna* ». Les textes et les images signés par Yves Coppens, Françoise Héritier, Tzvetan Todorov, Chéri Samba, Françoise Vergès, JR, Odon Vallet, Henriette Walter et par d'autres penseurs et artistes contemporains s'engagent hors des sentiers battus. L'approche est pédagogique mais pas trop, la documentation sérieuse n'étouffe pas le propos et les éléments avancés, parmi lesquels les arts visuels sont présents, comportent un point de vue utile même au lecteur le plus avisé. L'ancien footballeur, friand d'échanges au sujet de la complexité de l'homme, ne manque pas de présenter à chaque fois par une préface son invité(e) et de souligner le respect et l'admiration que ses travaux lui inspirent. Un bel hommage à la curiosité intellectuelle et au partage par celui qui rappelle que le sport est « *une métaphore de la vie* ».

> « Cessons de penser la différence comme une infériorité »

L'un des savoirs véhiculés dans cet ouvrage est que l'identité, la langue, la culture, l'imaginaire, ne sont pas figés et sont « *plus un processus qu'un état* » selon Marie Rose Moro. Un autre savoir est que « *l'humanité se base sur toutes les histoires, et qu'aucun n'a le monopole* » sur l'histoire, l'intelligence ou l'espoir, écrit Thuram. Dans ce sens, le pari de ce dernier et de ses invité(e)s consistant à « *proposer une autre façon de voir le monde* » réussit sans tomber dans la victimisation ou dans la désignation de nouveaux boucs émissaires, et porte l'empathie et la confiance en soi et en l'autre à l'encontre de la violence, de la honte ou de la peur.

Dans une actualité gouvernée par le culte de l'image et du *star system* et où les grands du foot n'ont rien à envier aux idoles de la musique ou du cinéma, Lilian Thuram met sa notoriété de champion du monde au service de causes essentielles. En donnant une tribune à des personnes éminentes dans leur discipline mais pour certaines peu connues du grand public, il ne se contente pas de proposer son image et ses valeurs comme modèles dans une société en manque de repères identificatoires. Il met à la portée du lecteur des ressources historiques et scientifiques qui permettent la découverte de pensées autres voire de vocations futures. Le seul endroit où Lilian Thuram occupe toute la place est celui de la première de couverture laquelle, pour motifs probables de marketing et de communication, n'est pas dans la continuité avec le contenu du livre puisqu'il aurait fallu pour cela inclure, par l'image et/ou par les mots, celles et ceux qui prennent la parole « *Pour l'égalité* ». Nous inspirant d'une formule célèbre dans l'industrie musicale et qui a le mérite d'évoquer la participation d'invités spéciaux sans occulter le maitre de cérémonie, nous vous encourageons vivement à lire et offrir ce livre dans lequel Lilian Thuram *and friends* jouent avec un réel esprit d'équipe contre l'intolérance et ouvrent le terrain de la pensée à des horizons pluriels et bienveillants.

Ritta BADDOURA

LILIAN THURAM au Salon
Rencontre avec Lilian Thuram autour de *Mes étoiles noires* et *Pour l'égalité* le **4 novembre à 17h (Agora)** / Signature à **18h (Stéphan)**

Table ronde « Sport, discriminations et vulnérabilités: les enjeux de l'éducation » le **5 novembre à 15h (Agora)**

Rencontre avec Lilian Thuram autour de *Notre histoire* le **6 novembre à 19h (Agora)** / Signature à **20h (Stéphan)**

Presque un siècle... et pas pour rien !

CENT ANS OU PRESQUE. UN JOURNAL, UN PAYS, UNE RÉGION : DES HISTOIRES sous la direction de Michel Touma, *L'Orient-Le Jour, 2014, 256 p.*

L'Orient-Le Jour a un siècle… ou presque. 90 ans, un âge vénérable pour une institution dont l'histoire se confond avec celle du Liban.

À en croire un dicton russe, « *pour devenir centenaire, il faut commencer jeune* ». L'intérêt de *L'Orient-Le Jour*, c'est qu'il a sans doute su préserver, à travers le siècle, sa jeunesse, et se réinventer constamment, en dépit des épreuves terribles qui ont dévasté le Liban – sans épargner, symbiose oblige, l'équipe du journal.

C'est l'histoire de cette jeunesse – et de cette genèse –, à travers *L'Orient*, *Le Jour* et *L'Orient-Le Jour* que nous raconte Michel Touma, secrétaire général de la rédaction du quotidien, pour son deuxième opus après sa biographie de Mgr Grégoire Haddad parue en 2012. Cet ouvrage fouillé, bien documenté,

parsemé de témoignages des vétérans de l'équipe des trois quotidiens – notamment Michel Eddé, Christian Merville, Lucien George, Issa Goraïeb, Roger Geahchan, Amine Aboukhaled, Marwan Hamadé, Samir Frangié, Nayla Moawad, cheikh Michel el-Khoury, Nagib Aoun, Joseph Chami, Maria Chakhtoura, Abdo Chakhtoura, Gaby Nasr, etc. –, assume plusieurs fonctions complémentaires.

À travers ce livre, Michel Touma offre d'abord une visite guidée des locaux de *L'Orient*, du *Jour*, et de *L'Orient-Le Jour* sur quatre générations. L'occasion pour le néophyte de croiser, et pour l'initié de retrouver, l'espace de quelques pages, certains monstres sacrés de l'histoire de la presse libanaise et de la vie politique et constitutionnelle du pays, aujourd'hui disparus. L'homme aux formules létales, le journaliste alpha, Georges Naccache, par exemple, au détour d'un éditorial, dont il a brûlé, à l'aide de sa cigarette, les mots qui lui déplaisent. Ou encore l'humaniste Michel Chiha, animé d'une passion brûlante : le Liban, sa vocation, ses spécificités, sa pérennité. Et puis beaucoup d'autres personnalités singulières encore, dont certaines ne sont plus de ce monde : Charles Hélou, Kesrouan Labaki, René Aggiouri, Édouard Saab, André Bercoff, Marie-Thérèse Arbid, Salah Stétié, Jean Chouéri, Mirèse Akkar, Fabienne Thomas, Jean Issa, Samir Kassir, Maroun Bagdadi, Amal Naccache, Nohad Azar, etc.

Mais l'invitation au voyage ne se limite pas aux seuls arcanes des trois quotidiens. Qu'est-ce en effet qu'un quotidien coupé de sa réalité ? Michel Touma s'emploie donc à retracer le cadre historique dans lequel *L'Orient-Le Jour* a mûri, des premiers balbutiements du Grand-Liban aux incertitudes actuelles, en passant par l'âge d'or du pays, la chute vertigineuse dans l'enfer de la guerre avec son lot de drames pour le quotidien, les temps asphyxiants de l'hydre sécuritaire libano-syrienne à l'ombre de la tutelle du régime baassiste, et l'euphorie du Printemps de Beyrouth. En résumé, c'est l'ascension et le déclin du Liban, avec ses moments de purs bonheurs et d'intenses tragédies, que l'auteur parcourt en quelques centaines de pages.

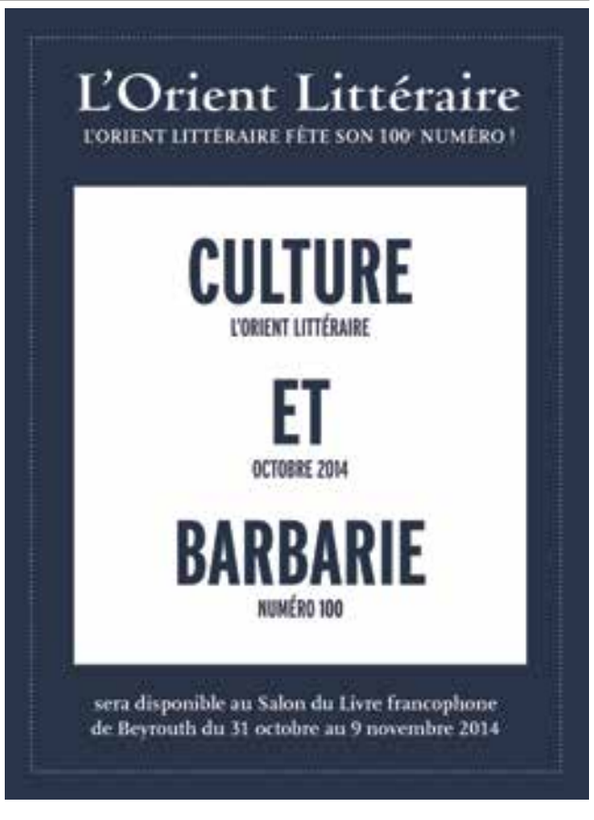
Mais point de pessimisme et de défaitisme pour autant, en dépit des difficultés. L'auteur fait en effet ressortir l'esprit de résilience, sinon de résistance professionnelle, culturelle, politique, qui a caractérisé, à chaque fois, l'équipe de *L'Orient-Le Jour*, et lui a permis de venir à bout de tous les obstacles et de toutes les mauvaises passes. Sa plume généreuse ne tarit pas non plus d'éloges sur la génération de la relève, celle qui porte, avec l'aide active, indispensable et pleine de sagesse des vétérans du journal, aujourd'hui le flambeau d'une institution-référence.

90 ans, donc… mais une cure de jouvence à savourer sans modération.

Michel HAJJI GEORGIOU

L'ORIENT-LE JOUR au Salon
Table ronde « Les 90 ans de L'Orient-Le Jour » le **7 novembre à 18h (Agora)** / Signature à **19h30 (Stand IFL)**

Publicité



Le Goncourt aux mains des étudiants

Unis par la littérature et la langue française, les étudiants de plusieurs universités d'Orient se penchent pour la troisième année consécutive sur la deuxième sélection du Goncourt, pour choisir leur roman préféré. Un événement culturel qui se passe sous notre ciel et qui connaît un engouement croissant ; neuf pays, au lieu des cinq habituels, y participent désormais.

C'est un événement d'envergure : nos étudiants et les Académiciens du Goncourt sont simultanément plongés dans huit des meilleurs livres de la rentrée. Trois romans ont pour univers le livre ou la littérature : dans *Meursault, contre-enquête*, Kamel Daoud revient sur un personnage oublié de *l'Étranger* de Camus, l'Arabe, « *sans nom, ni visage, ni paroles* », tué par Meursault, tandis que dans *L'amour et les forêts* d'Éric Reinhardt, Bénédicte Ombredanne, une lectrice malheureuse, embarque l'écrivain qui l'a bouleversée dans son histoire personnelle. Le troisième roman « lecteur », lui, est écrit par Lydie Salvayre, il s'intitule *Pas pleurer* et entrelace les voix de Bernanos et de la mère de la narratrice sur fond de guerre civile espagnole. Trois autres romans de la sélection s'inscrivent dans la grande histoire : dans *Le roi disait que j'étais diable*, Clara Dupond-Monod s'empare de la vie agitée d'Aliénor d'Aquitaine, reine du fragile Louis VII, et dans *Ce sont des choses qui arrivent*, « *choses arrivées* » à en croire Bernard Pivot, Pauline Dreyfus raconte la duchesse de Sorrente, femme mondaine et frivole, évoluant pendant l'occupation allemande, tandis que Foenkinos, dans *Charlotte*, remarche sur les pas fragiles de Charlotte Salomon, artiste peintre exclue par les nazis, morte à 26 ans. Les deux derniers romans sont plus loufoques : *L'ordinateur du paradis* de Benoît Duteurtre met en scène un personnage qui a osé évoquer les causes gays et féministes avec désinvolture et dissèque le « politiquement correct » et les fausses libertés de notre époque. Enfin *La ligne des glaces*, roman signé Emmanuel Ruben expédie son personnage dans le grand Nord où il a pour mission de tracer des frontières maritimes…

Autant de romans sans frontières, et de sujets universels, dans lesquels les jeunes d'Orient sont immergés depuis plusieurs semaines. Un apprentissage à plus d'un niveau. Si la dimension culturelle du prix est évidente (diffusion de la langue française, choix littéraire, traduction de l'ouvrage primé en arabe), « *le choix de l'Orient est aussi et surtout très important dans sa démarche : les jeunes, venus de régions différentes et souvent meurtries, apprennent à développer leur esprit critique, et à dialoguer. Cette interaction est capitale* », précisent d'une même voix les organisateurs.

> « Les livres libèrent, c'est pour cela que les dictateurs les font disparaître »

Le dialogue, dans une partie du monde où règne encore souvent l'oppression, voilà ce que salue aussi Najwa Barakat, la présidente du jury 2014, qui succède cette année à l'écrivain et professeur de Lettres Charif Majdalani. Cette écrivaine et journaliste de langue arabe a vite trouvé sa place dans ce concours francophone : « *La francophonie, c'est une culture, une identité, des valeurs, et on peut tout à fait la pratiquer dans d'autres langues* ». Barakat se réjouit de l'importance accordée aux jeunes de nos régions qui sont invités à évaluer des écrivains confirmés. « *Les voilà de même réconciliés avec la lecture, en crise dans le monde arabe.* » Adapter ce concours aux prix littéraires de langue arabe, une idée qui, pour les organisateurs, pourrait faire son chemin.

Le choix de l'Orient : une véritable ruche

C'est que le Choix de l'Orient est devenu l'un des événements phares du Salon du Livre. Durant plusieurs semaines (depuis la toute première sélection du Goncourt), des cours spéciaux sont prévus dans les universités, des réunions s'organisent. Encadrés par leurs professeurs, chapeautés par un jury étudiant et accompagnés par leur présidente, les jeunes lisent, discutent, écrivent des chroniques sur le blog consacré à l'événement, en attendant les délibérations et la proclamation du prix. Un moment très attendu qui aura lieu ce 2 novembre au Salon du livre et que suivra un débat public rassemblant le Grand jury étudiant, en présence de Didier Decoin, écrivain et scénariste membre de l'Académie Goncourt, mais aussi de Sorj Chalandon, auteur du *Quatrième mur*, lauréat du Choix de l'Orient 2013, à qui sera remis son livre traduit en arabe par l'éditeur Dar al-Farabi.

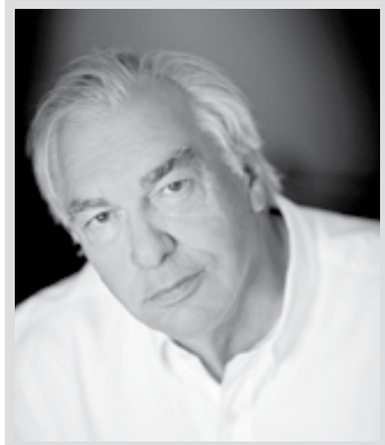
Émotion 2013

À l'annonce de sa victoire, Sorj Chalandon a promis qu'« *il s'engageait à essayer de ne pas pleurer* ». Il faut dire que le choix de l'Orient de l'an dernier était riche en émotions. *Le quatrième mur* (formule qui désigne le mur imaginaire qui sépare les acteurs de théâtre de leur public) revient sur un épisode terrible de notre histoire (et de celle de l'humanité). L'auteur, ancien reporter pour *Libération*, et aujourd'hui journaliste au *Canard Enchaîné*, est envoyé au Liban en 1982 pour couvrir les massacres de Sabra et Chatila. Une blessure portée pendant trente ans, et que pansent les mots de son narrateur Georges (double de Sorj !) : « *J'ai renvoyé mon narrateur marcher sur le sang, là où je n'en étais plus capable. C'est par lui que je me suis enfin autorisé à dire "Je", ce qui n'est pas permis pour un journaliste.* » « *Écrire m'a sauvé* » répète inlassablement Chalandon. « *Les livres libèrent, c'est pour cela que les dictateurs les font disparaître* », rappelle-t-il aux lycéens français qui, eux aussi, ont fait du *Quatrième mur* leur Goncourt gagnant. Normal que sa cause et son expérience aient interpellé les étudiants d'Orient.

Qui sera sacré choix de l'Orient 2014 ? Aucun pronostic possible avant la proclamation du prix, « *le principe étant justement de préserver l'entière liberté de choix aux jeunes étudiants* », expliquent les organisateurs. Sans armes ni munitions, les mots peuvent réécrire le monde, la littérature est formelle. Et cela se passe ici, sous le ciel d'automne quelque peu flétri de notre petit pays d'Orient.

Isabelle GHANEM

Déclaration du prix « Liste Goncourt/Choix de l'Orient », le **2 novembre à 16h (Agora)**



DIDIER DECOIN au Salon
Table ronde « Beyrouthin, une faute de français ? », le **1er november à 19h (Stand IFL)**

Rencontre autour du *Dictionnaire amoureux des faits divers* le **2 novembre à 19h (Salle A)**/ Signature à **20h (Antoine)**

Jeunesse

Rencontres interactives

Le Salon du livre francophone de Beyrouth est aussi la grande fête annuelle pour tous les élèves libanais qui vont rencontrer les auteurs invités dans le cadre de nombreuses activités.

« *Continue la lecture, on n'aime pas la récré…* » devient le leitmotiv des élèves à qui nous proposons de nouvelles lectures, des auteurs contemporains qui viennent parler de leur travail, des illustrateurs qui dessinent leur quotidien. Ces différentes actions permettent d'ancrer les pratiques de la lecture dans le quotidien des enfants.

Éclectique dans ses propositions de lecture, le Salon du livre francophone met en scène, dix jours durant, le livre, la presse, la bande dessinée jeunesse et les documentaires.

Cette opération, dont l'organisation bien qu'importante est bien rôdée, contribue de manière significative au succès global de l'opération « Salon du livre francophone de Beyrouth » et traduit l'importance que le poste accorde, dans le cadre de sa coopération éducative au maintien du français comme langue d'enseignement, de communication et de culture au sein du jeune public libanais en :

- offrant, sur l'ensemble du territoire libanais, des activités culturelles conçues spécifiquement pour un public de jeunes.
- suscitant des occasions de développement des projets pédagogiques (en l'occurrence rencontres d'auteurs) qui permettent de sortir l'enseignement du cadre trop rigide des programmes officiels et qui se développent sur le principe du plaisir.
- apportant un appui aux écoles et enseignants qui s'impliquent dans la préparation de l'accueil des auteurs, par la dotation en livres, par la formation des enseignants qui leur permettent de tirer le meilleur profit de l'événement Salon du livre.
- incarnant la littérature française et francophone dans des auteurs contemporains qui par les relations directes avec leurs lecteurs peuvent ancrer les pratiques de la lecture dans le quotidien des enfants.

D.R.

Cette année, neuf auteurs et illustrateurs viennent à la rencontre des élèves au BIEL et se déplaceront dans les différents Instituts français et écoles officielles de toutes les régions du Liban.

La liste retenue est la suivante : Ronan Badel, Hubert Ben Kemoun, Émile Bravo, Xavière Broncard, Benjamin Chaud, Fanny Joly, Alice de Poncheville, Claire Ubac et François Vincent.

Cette liste répond à une triple logique de qualité des productions et d'équilibre entre les publics cibles, les styles (albums illustrés, poésies, contes, romans et documentaires) et les éditeurs (Albin Michel, École des Loisirs, Nathan, Bayard, Flammarion, Hélium, Actes Sud junior, Rageot, Rue du monde, Sarbacane, Seuil jeunesse, Thierry Magnier, etc.).

Ces auteurs assureront plus de 90 animations au salon et plus de 40 animations dans les écoles et les instituts français des différentes régions.

Pour garantir la qualité des rencontres et des échanges, une préparation au sein des établissements est absolument déterminante :

- organisation d'une formation spécialement destinée à cet événement.
- envoi aux établissements scolaires des éléments biographiques et bibliographiques nécessaires pour la préparation, en classe, d'une rencontre avec un auteur.
- mise à disposition auprès des écoles officielles de valises pédagogiques contenant des exemplaires de certains titres de l'auteur qui rencontrera les élèves. Ces livres sont commandés au mois de juin et sont conservés par les établissements comme dotation pour leur CDI.
- mise en place d'échanges par correspondance entre certains auteurs et les classes les plus impliquées. Concomitamment, un travail à différents niveaux est entrepris avec les libraires libanais impliqués dans une réelle démarche pédagogique autour du Salon.
- mise en place de deux projets « Jeunes critiques libanais » et « Lecteur junior » lancés en février 2014 : invitation de deux auteurs choisis par les élèves eux-mêmes.

Lors du Salon, outre l'approvisionnement immédiat en ouvrages des auteurs retenus, certains libraires proposent de multiples animations de qualité sur leur stand.

Par ailleurs, les auteurs participent à des tables rondes et à de multiples séances de signatures sur les stands des libraires.

Pour permettre un accueil dans de bonnes conditions, outre des personnels d'accompagnement expressément demandés aux établissements partenaires, une quinzaine d'accompagnateurs vacataires de l'Institut français guident les élèves dans les parcours pédagogiques ou les visites libres du Salon et assurent la surveillance et la sécurité des élèves.

Un questionnaire ludique aide les élèves à réussir la visite libre.

Blandine YAZBECK

Prix Ziryab

Livres en cuisine

L'idée d'un prix littéraire récompensant un livre de gastronomie « titillait » depuis longtemps Noha Baz, pédiatre reconnue entre Beyrouth et Paris et qui a fait de la cuisine une passion à part entière : lire les traités, préparer les mets avec bonheur et surtout rassembler des amis autour d'une table pour des moments d'échange et de bienveillance « *volés à la routine* ». Diplômée en Hautes études du goût et de la gastronomie de l'Université de Reims, elle perpétue une manière de tradition familiale ou « *la cuisine était une pièce centrale de la maison* » et surtout ce creuset où se retrouvaient la cuisine européenne de sa mère, les recettes alépines de sa famille paternelle et bien sûr les secrets toujours revisités de la table libanaise.

Voilà, la boucle est bouclée et il a suffi d'une rencontre entre Noha Baz et Farouk Mardam Bey au Salon du Livre francophone de Beyrouth 2013 pour que se concrétise l'idée d'un prix couronnant un bon livre « *parlant d'une belle histoire de transmission ou de tradition gastronomique, racontant un savoir-faire familial, décrivant une région du monde, un patrimoine sous l'angle de la gastronomie* ». Farouk Mardam Bey, qui a signé de Paris où il a élu domicile ses inoubliables chroniques culinaires dans la revue *Qantara* dont il était le directeur à l'Institut du Monde Arabe et qui seront reprises par son ami Samir Kassir dans *L'Orient-Express* beyrouthin puis réunies en volume, inspirera à Noha Baz le nom du prix, Ziryab. Né dans le Moussoul irakien aujourd'hui en pleine tourmente, cet affranchi encore appelé « *le merle noir* » pour la couleur de sa peau et le filet de sa voix s'établira au IXe siècle dans Cordoue l'andalouse où il introduira le luth arabe à cinq cordes ainsi que… l'asperge ! C'est que musicologue, géographe et astronome, Abu el-Hassan Ali ben Nafi, alias Ziryab, s'intéressait aussi à la cuisine, les recettes et l'art de la table.

Le jury de la première édition est vite mis sur pied, on y compte en plus de Noha Baz et Farouk Mardam Bey deux grands restaurateurs français, Michel Rostang, grand chef grenoblois et « *pape de la cuisine bourgeoise* », Gaël Orieux, le jeune chef adepte de la cuisine marine, Fatema Hal « *ambassadrice érudite et passionnée de la gastronomie marocaine* », le décorateur libanais Élie Gharzouzi et Jack Lang, ancien ministre et actuel président de l'Institut du Monde Arabe.

Cinq titres sont retenus avant le choix du lauréat, à commencer par les « essentiels » et les consacrés : *Le Larousse du Pain* du grand boulanger fils de boulangers Éric Kayser aux éditions Larousse, la nouvelle édition du *Dictionnaire amoureux du Vin* aux éditions Plon/Flammarion où le texte de Bernard Pivot est rehaussé d'une très riche iconographie. Vient ensuite *Le Grand Véfour* aux éditions du Chêne où le maître de ce temple prestigieux de la gastronomie, Guy Martin, veut mélanger les genres : « *La peinture est ma principale source d'inspiration. Je cuisine comme d'autres peignent.* » Notes, anecdotes et coutumes alimentaires agrémentent le livre de cuisine de la Sérénissime, *Venise : les recettes cultes* de Laura Zavan chez Marabout, et enfin une plongée chez un homme de lettres, lui-même amateur de belles recettes avec *La cuisine d'Alexandre Dumas* par Babette de Rozières aux éditions du Chêne.

Qui a dit que l'art culinaire est plus important que l'art littéraire ? Question d'une nécessité vitale. Le gagnant du prix qui sera annoncé le 8 novembre au Salon du livre francophone de Beyrouth les réconciliera sans doute et prouvera que « *Sans lard, point de cuisine* » (A. Dumas) et sans goût point de littérature !

Jabbour DOUAIHY

Noha Baz D.R.

PRIX ZIRYAB au Salon
Table ronde autour du Prix Zyriab le **8 novembre à 19h (Agora)**

Marc Lambron, le passé en dette

Marc Lambron cumule les titres, les fonctions et les publications. Son dernier livre, *Tu n'as pas tellement changé*, est un impossible adieu à un frère mort trop tôt. Il questionne en particulier les rapports complexes, parfois conflictuels, à l'intérieur des fratries.

Il est difficile de présenter Marc Lambron sans passer par une longue énumération tant sont nombreux ses titres, ses fonctions et ses livres. On le nomme souvent le surdoué et pour cause: Normale Sup, Sciences Po, l'ENA, agrégation de Lettres, il cumule tous les marqueurs de l'excellence française, il siège actuellement au Conseil d'État et il a été élu en juin 2014 à l'Académie Française, devenant ainsi son plus jeune membre, tout juste devant Dany Laferrière. Il a également publié une quinzaine d'ouvrages et obtenu le prix Femina en 1993 pour *L'œil du silence*. Son dernier livre, *Tu n'as pas tellement changé,* est sans doute le plus personnel, le plus émouvant. Récit de deuil, il tente d'y fixer l'image d'un homme dont la vie a été trop brève et dont l'énigme reste entière, son jeune frère Philippe emporté par le sida en 1995. Portrait pour un impossible adieu, ce « tombeau » est un texte tout à la fois silencieux et poignant. Entretien.

Deux questions en une: le texte que vous venez de publier a été écrit en 1995. Pourquoi ne l'avoir pas publié à ce moment-là et pourquoi le publier aujourd'hui?

Mon frère est décédé en juillet 1995 et j'ai écrit ce texte en décembre de la même année, comme on prend une photographie, pour fixer un souvenir avant que les choses ne se diluent dans la mémoire. Il n'y avait pas pour moi de nécessité à rendre public quelque chose de brûlant. En outre, mon père était malade; il était, nous étions tous très affectés et je ne voulais pas ajouter du chagrin à la peine. Le temps du deuil est long et, par égard pour ceux qui restent, je n'ai pas souhaité publier ce texte. Il a fallu donc que vienne le temps de l'apaisement. Mais par ailleurs, à l'occasion de la « Manif pour tous », Frigide Barjot a instrumentalisé mon frère et dans différents entretiens accordés aux médias, elle s'est prévalue de l'amour qu'elle avait éprouvé pour lui des années auparavant afin de se dédouaner du soupçon d'homophobie qui pesait sur elle. Je n'ai pas aimé cette ventriloquie posthume, je pense que lui-même n'aurait pas du tout aimé non plus que son nom soit utilisé de la sorte; je n'ai donc pas voulu lui laisser le monopole de la parole ni du point de vue sur mon frère.

Dans le titre de votre livre* Tu n'as pas tellement changé*, à qui s'adresse cette phrase? À vous-même ou à votre frère?

Elle s'applique à nous deux, bien sûr. En réalité, il s'agit de paroles que mon frère a prononcées en me montrant une photo de nous deux, enfants; cela se passait dans les derniers mois de sa vie. Mais c'est dans le même temps une phrase-stèle, qui parle de la pérennité des êtres aimés, qui dit qu'ils sont toujours inscrits dans notre mémoire et qu'ils y restent intègres, inchangés. Ce qui est intéressant, ce sont les réactions suscitées par ce livre. Des amis de mon frère m'ont écrit pour me rapporter des anecdotes que je ne connaissais pas, pour faire état de perceptions différentes de certains aspects de sa personnalité. Ma voix a déclenché d'autres voix. Ce livre m'a ainsi donné l'occasion d'apprendre des choses nouvelles sur mon frère et de me rendre compte qu'il était encore vivant pour beaucoup d'entre nous.

***Vous écrivez:* « Les frontières entre**

D.R.

l'intime, le silence et la vérité, je les ai maintes fois franchies et refranchies pendant ces années ». *De quelle façon ce franchissement s'est-il fait?*

Disons tout d'abord que mon frère avait organisé le silence autour de sa maladie. Il ne voulait pas de ce qu'il nommait « *la compassion sadique* » et il avait mis très peu de personnes au courant, une dizaine tout au plus. Il voulait préserver sa sécurité sur les plans professionnel et social et il ne perdait pas espoir qu'un remède puisse être trouvé. Pour respecter ce pacte, j'étais donc assigné au silence, je ne pouvais pas m'exprimer sur ma peine. J'ai donc continué ma vie sociale et professionnelle de la même manière que toujours et avec peut-être même un appétit de vivre redoublé, comme si je vivais pour deux. Mais en même temps la douleur était là que personne ne soupçonnait et dont personne ne me créditait, tant on ne me percevait qu'au prisme d'une certaine réussite et de la gourmandise que j'avais toujours eue pour la vie. Quand on mesure, par la menace qui pèse sur un proche, que la vie est courte, on a tendance à aller vers l'essentiel. La maladie de mon frère a été décisive dans ma décision d'écrire. Il m'a précipité vers l'essentiel. Chacun peut, à un moment donné, se poser la question de la substituabilité, se demander: dans lesquelles de mes activités suis-je substituable? Ma réponse a été que personne ne pouvait me remplacer dans mon rôle de père de famille, ni comme auteur de mes livres. Des choses qui étaient restées flottantes se sont ainsi précisées pour moi et je m'y suis attelé.

***Vous écrivez que* « les fratries sont le pays du malentendu ».**

Le mot fraternel recouvre des réalités autrement complexes: jalousies, fractures secrètes, places assignées par les parents… La discorde entre frères est si fréquente qu'elle a depuis longtemps été le thème de nombre de tragédies antiques. Il y a au sein des fratries autant de méconnaissance que de malentendus. À travers le rang de naissance, le sexe, la place symbolique dans la famille, se distribuent les rôles, s'organise le casting familial. Chacun reçoit un « masque » au-delà duquel il est difficile d'aller.

> « Les fratries sont le pays du malentendu »

On vous désigne souvent par le terme de surdoué. Et en effet, vous cumulez tous les marqueurs de l'excellence française: Normale Sup, Sciences Po, ENA, agrégation de lettres, Conseil d'État, Académie Française. Pourquoi cette accumulation de titres et de distinctions?

Cela s'appelle la méritocratie républicaine. J'en suis une belle illustration, avec un grand-père maternel ouvrier dans la métallurgie et deux filles, dont ma mère, institutrices dans les écoles de la république, à une époque où la seule obtention du certificat d'études était un exploit dans certains milieux sociaux. Normale Sup est une école formidable où l'on est payé pour se faire plaisir en plongeant dans les plus grands textes littéraires et philosophiques et en plus, c'est un lieu prestigieux. J'y ai été très heureux. L'agrégation a suivi de façon naturelle, mais comme je n'avais pas le désir d'enseigner, j'ai différé le moment du choix en migrant vers Sciences Po puis en passant le concours de l'ENA. J'ai été très tenté par la diplomatie, et ce n'est pas très original tant la proximité entre les plus hautes fonctions de l'État et l'écriture est inscrite dans l'histoire et la culture de ce pays. Écrivains du Roi ou écrivains diplomates, les exemples sont nombreux. Puis la maladie de mon frère est venue précipiter les choses, m'a fait mûrir et a affermi mes choix. Il y a aujourd'hui en France une haine des élites comme si leurs fonctions étaient de droit divin. On ne voit pas que celles-ci sont accessibles à chacun. On perçoit comme un privilège ce qui a été obtenu par le mérite.

Parlons de votre entrée prochaine à l'Académie Française. Que vous voyez-vous y faire?

Entrer à l'Académie Française est une manière pour moi d'aller au bout de ma démarche. J'ai sans doute un goût certain pour l'inscription dans les pérennités françaises: Normale Sup est une école de la révolution française, maître des requêtes au conseil d'État est une fonction qui existait déjà sous Louis XIII, l'Académie Française a été créée en 1635. Il existe aujourd'hui comme une guerre temporelle, un affrontement entre temps biologique et temps mémoriel: dans les termes du premier, notre savoir est borné par notre vie, nous ne regardons pas en arrière parce que le passé est ringard, on pratique une amnésie orgueilleuse et un jeunisme acharné. Dans la perspective du second, on estime que si le monde est habitable, c'est parce qu'il y a eu des musiciens, des peintres, des architectes, des ingénieurs etc. qui l'ont rendu tel. On est en dette vis-à-vis du passé. Mon appartenance à l'Académie Française dit cela, ma dette et ma reconnaissance.

Propos recueillis par
Georgia MAKHLOUF

TU N'AS PAS TELLEMENT CHANGÉ de Marc Lambron, *Grasset, 2014, 140 p.*

MARC LAMBRON au Salon
Table ronde « Beyrouthin, une faute de français ?» le **1er novembre à 19h (stand IFL)**

Table ronde « Parcours personnels et familiaux: écrire et se souvenir » le **2 novembre à 18h**/ Signature à **19h (Orientale)**

Le Liban en deux cent vingt-deux thèmes

L'indispensable collection des « Dictionnaires amoureux » initiée chez Plon par Jean-Claude Simoën, vient de s'enrichir d'un titre qui nous réjouit: *Le Dictionnaire amoureux du Liban* dont la rédaction a été confiée à Alexandre Najjar.

Qui d'autre que ce grand travailleur pour réaliser cette œuvre monumentale avec ses deux cent vingt-deux entrées et huit-cent quarante et une pages? Écrivain, avocat et champion de la francophonie dont il porte l'étendard à travers votre mensuel *L'Orient Littéraire*, titre qu'il a lui-même ressuscité, Najjar assume ses vies professionnelles parallèles et cumule ses multiples tâches avec la même implication et le même brio. Cette polyvalence le place en première ligne pour parler d'un sujet qui lui est cher: ce Liban qui soulève en lui comme en chaque Libanais autant de tendresse que d'agacement. Minutieusement, de « A » comme « *Abaday* » à « Z » comme « Ziadé (May) », en passant par « B » comme « Bonjus », « C » comme « Chansonniers », « F » comme « Fairouz » ou « N » comme « *Night life* » (oui, en anglais!), il écume toutes les entrées possibles et imaginables par lesquelles on puisse évoquer ce pays, que ce soit à travers les orientalistes, les artistes, les écrivains, les journalistes, les héros, les saints, les missions éducatives, les villes, les villages, l'histoire, la guerre, la nourriture et autres mœurs. Dictionnaire d'abord, cet ouvrage est une mine d'informations et l'on est surpris, en abordant n'importe quel thème que l'on croit familier, de constater qu'il offre encore une foultitude de détails que les Libanais eux-mêmes ignorent. Dictionnaire amoureux ensuite, il est composé, compilé, documenté, rédigé avec une évidente, une émouvante ferveur. Ce dictionnaire avec des points d'exclamation, monument quasi exhaustif qui rend justice à un petit pays finalement immense par son rayonnement, vaut surtout comme tout dictionnaire par son intention de conserver, de préserver de l'oubli, une précieuse et irremplaçable idiosyncrasie dans un monde déchiré entre l'uniformisation et la globalité d'une part et le repli identitaire, communautaire et confessionnel de l'autre.

> « La politique au Liban divise, mon livre a pour ambition de rassembler »

Comment s'est décidé ce projet et combien de temps a nécessité sa réalisation (et à quel rythme)?

J'ai toujours apprécié la collection des « Dictionnaires amoureux » créée par Jean-Claude Simoën aux éditions Plon qui accueille déjà en son sein d'éminents auteurs comme Philippe Sollers, Michel Del Castillo, Alain Decaux, Jacques Lacarrière, Alain Rey, Dominique Fernandez, Mario Vargas Llosa, Didier Decoin, Bernard Pivot ou Robert Solé (pour son *Dictionnaire amoureux de l'Égypte*) et qui a récemment obtenu le Prix Femina Essais pour le *Dictionnaire amoureux de Proust* écrit par Jean-Paul et Raphaël Enthoven. J'ai proposé d'en consacrer un au Liban et mon éditeur a tout de suite accepté, étant lui-même un grand connaisseur du Liban et des orientalistes. Le livre a exigé plus de deux ans de travail – sachant que ma profession d'avocat m'occupe énormément…

Quels ont été vos critères de sélection pour définir les articles à développer?

Par définition, le *Dictionnaire amoureux* est un exercice libre. C'est un travail très subjectif et l'auteur a la latitude d'inclure les entrées de son choix, sans contraintes. J'ai donc obéi à mon instinct et à mon cœur. La seule restriction que je me suis imposée, c'est d'exclure les politiciens. C'était un choix difficile à faire, mais j'ai pris ce risque. J'ai considéré que la politique au Liban divise, alors que mon livre a pour ambition de rassembler. En outre, nombre de nos politiciens ne sont pas dignes de figurer dans un dictionnaire, car ils ont contribué à déconstruire l'État et ont souvent privilégié leur intérêt personnel par rapport à l'intérêt national. J'aurais certes pu faire quelques exceptions, mais j'ai préféré éviter le favoritisme ou le sectarisme. Les seuls personnalités politiques que j'aborde sont celles qui avaient un lien étroit avec le journalisme, comme Michel Chiha, Ghassan Tuéni, Charles Hélou ou Michel Zaccour. Sur un autre plan, il était impossible d'évoquer tous les villages du Liban, je me suis donc limité à ceux que je connaissais bien… Même Amin Rihani dans son livre *Le cœur du Liban*, qui proposait un voyage dans le Liban profond, avait renoncé à être exhaustif! La dernière difficulté que j'ai rencontrée en écrivant ce livre résidait dans l'approche. À qui s'adresse-t-il? Au Libanais du Liban, au Libanais de la diaspora ou à tout lecteur francophone dans le monde? Pour atteindre les trois publics, il m'a fallu veiller à ce que certaines informations évidentes pour un Libanais soient plus ou moins expliquées au lecteur étranger pour lui éviter d'être dérouté. J'ai aussi introduit des entrées comme Flaubert, Nerval, Lamartine, Agatha Christie ou Jorge Amado parce que ces auteurs nous proposent *un autre regard*, très différent de celui que nous avons de l'intérieur…

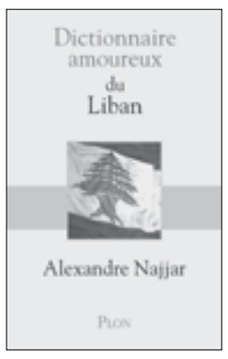
© Thibaut Odiette

Quelle est, selon vous, la section où se manifeste de la manière la plus évidente votre état « amoureux »?

Celle des villes et des sites, je crois. Quand je parle de Byblos, du Kesrouan, de Beyrouth ou de Baalbek, on sent que je suis épris de ces lieux. Cela dit, j'ai aussi rédigé quelques entrées sur des thèmes dont je ne suis pas amoureux du tout, comme « Guerre », « Confessionnalisme », « Libanisme », « Électricité » ou « Circulation »!

Cet ouvrage monumental recèle des informations que souvent les Libanais eux-mêmes ignorent et qu'on ne trouve pas forcément dans les archives. Comment avez-vous procédé pour les obtenir? Qu'est-ce qui vous a été le plus utile: Votre mémoire, votre culture personnelle, des rencontres particulières, la consultation de documents, etc.?

C'est un travail colossal. Il y a bien sûr des sujets que je connaissais bien, comme Gibran, De Gaulle, Tyr (grâce à mon roman *Phénicia*), Kadicha, Beyrouth (*Le Roman de Beyrouth*) ou Abouna Yaacoub (*L'Homme de la Providence*). Mais il y a de nombreuses entrées qui m'étaient inconnues et qui ont nécessité lectures, recherches, voire consultation de spécialistes – comme l'entrée « Gastronomie »!



Comment définissez-vous le travail que vous avez effectué sur cet ouvrage: celui d'un journaliste, d'un chroniqueur, d'un historien, d'un romancier?

Ce qui m'a plu en rédigeant ce dictionnaire, c'est qu'il sollicite l'écrivain, le journaliste, l'historien, le romancier et même le juriste (pour les rubriques « Justice » et « Secret bancaire »). C'est un « sport » complet!

Quelle sorte d'« amoureux » du Liban êtes-vous: un amoureux déçu, trahi, amer, ou au contraire comblé, fier, attentionné, prévenant, reconnaissant?

Tout cela à la fois! Déçu et trahi par la classe politique, oui. Amer de voir nos sites saccagés, évidemment. Comblé et fier de notre patrimoine extraordinaire, certainement: imaginez que le *Dictionnaire amoureux du Liban* compte autant de pages (850) que celui de la Chine! Attentionné et prévenant, aussi. J'ai eu la tentation de commencer ce dictionnaire à rebours, en partant de la lettre Z pour aboutir à la lettre A pour bien montrer que le Liban marche à reculons. Mais par respect pour mon pays, j'ai renoncé à cette démarche. Reconnaissant, sans doute. C'est le Liban qui m'a formé. Même la guerre a été une « école »…

La rédaction de ce livre monumental a-t-elle changé votre regard sur le Liban?

Oui, sans doute. On ne sort pas indemne de la rédaction d'un tel livre. Il m'a permis de mieux comprendre mon pays, de mieux l'aimer, malgré ses contradictions et les malheurs qui, périodiquement, s'abattent sur lui…

Quelle a été l'entrée la plus plaisante à rédiger?

Celles qui comportent de l'humour. Ce dictionnaire est certes « sérieux », mais plusieurs entrées font sourire. Certaines situations libanaises sont franchement grotesques et absurdes, je ne me suis pas gêné pour les tourner en ridicule!

Et la plus compliquée?

« Beyrouth », car il est extrêmement difficile de raconter la capitale du Liban en quelques pages. C'est une ville aux multiples visages: chaque quartier a un cachet *sui generis*. C'est une ville médiane entre mer et montagne, tradition et modernité. C'est une ville cosmopolite, ancrée en Orient et ouverte sur l'Occident. C'est surtout une ville digne, orgueilleuse et libre!

Propos recueillis par
Fifi ABOU DIB

DICTIONNAIRE AMOUREUX DU LIBAN d'Alexandre Najjar, *Plon, 2014, 850 p.*

ALEXANDRE NAJJAR au Salon
Table ronde autour du Centième numéro de *L'Orient Littéraire* « Culture et Barbarie » le **2 novembre à 18h (Agora)**

Rencontre autour de l'ouvrage *Dictionnaire amoureux du Liban*, avec la participation de Josyane Savigneau et Georgia Makhlouf, le **7 novembre à 17h (Agora)**/ Signature à **18h (Antoine)**

Rencontre autour de *Saïd Akl* d'Henri Zoghaib et lecture de poèmes, le **8 novembre à 18h (Salle A)**

Table ronde « L'identité ouverte », avec Jean-Noël Pancrazi le **9 novembre à 18h (Salle A)**

Ils ont tous les deux seize ans : l'un à la fin du roman, l'autre au tout début. Julian et Kevin, les protagonistes de deux premiers romans signés Joanna Gruda et Baptiste Rossi, voient les rênes de leur existence livrées aux tribulations d'une époque féroce et délirante – respectivement la Deuxième Guerre mondiale et notre actualité – jusqu'à perdre leur identité et les êtres qui leur sont les plus chers.

La vraie vie commence à seize ans

L'ENFANT QUI SAVAIT PARLER LA LANGUE DES CHIENS de Joanna Gruda, *Boréal, 2013, 264 p.*

LA VRAIE VIE DE KEVIN de Baptiste Rossi, *Grasset, 2014, 240 p.*

L'enfant qui savait parler la langue des chiens est l'histoire de Julian Gruda, jeune Polonais dont l'enfance et l'adolescence seront aussi étonnantes que le contexte de sa naissance mise sous contrôle de la cause communiste puis ballottée au gré des marées violentes que connaît l'Europe en guerre. Une histoire de répétitions (le père de Julian n'a pas non plus été élevé par ses parents biologiques) de résistances et de résiliences tant à l'échelle des individus qu'à celle des sociétés et qui déroule une belle galerie de portraits de femmes et d'hommes dont la générosité et la bienveillance permettront à Julian, forcé de changer sans cesse de pays, de famille, de nom, de langue, de préserver en lui malgré le sentiment d'abandon et de désarroi, une candeur qui porte le roman.

Julian est raconté par sa fille Joanna Gruda avec pudeur, humour et distance à l'envers desquels un immense amour transparaît. Ce premier roman est une traversée historique de la Russie, de la Pologne et de la France, abordée à travers les yeux et le ressenti – même si la teneur émotionnelle du roman reste dans le non-dit et la retenue – d'un enfant. La fluidité du style ne sauve pas le roman de certaines inégalités de la narration. Une sorte de monotonie se profile à partir de la deuxième moitié du livre en dépit des ressorts surprenants qui ponctuent l'existence de Julian. J. Gruda, qui a été comédienne, est traductrice et scénariste. Est-ce ces expériences, ou la proximité filiale et autobiographique avec son protagoniste/géniteur, qui accentuent la distance et la netteté de son style, donnant ainsi au lecteur l'impression de regarder un film muet commenté par une voix *off* ?

Le roman est écrit à la première personne du singulier et ce rapport entre le « je » de Julian et la voix *off* racontant d'un point de vue intellectuel le cours des choses aurait été intéressant si ce n'est que quelque chose demeure bridé et reste à la surface de l'écriture. La vie intérieure de Julian se dissout au profit d'une fresque historique bien documentée mais parfois trop présente et qui empêche le personnage d'advenir même si l'empathie du lecteur pour lui est gagnée. Un livre pour

© Martine Doyon

la jeunesse en vue d'une chevauchée lors de la Deuxième Guerre mondiale sous le signe de l'enfance ; un livre où la capacité d'aimer adoucit la perte de repères et le sentiment d'abandon et prend lentement le dessus sur la noirceur.

La vraie vie de Kevin est un roman terrible et virtuose. Ses thématiques

© Grasset

et son rythme violent, saturé et surfant en cascades de sensations, gros plans intenses et vertiges de zappings, font miroiter notre époque dopée à Internet, aux jeux vidéos et à la télé-réalité entre autres. Rossi s'inscrit en héritier de l'illumination poétique et de la littérature du dix-neuvième siècle ; un héritier fantasque et émancipé qui transforme son legs sans le dilapider et l'injecte de parler actuel métissé de vocabulaire ado, de mots venus d'ailleurs entrés ou en voie d'entrer dans la langue française et de phrases orthographiées sur Facebook, Twitter, Instagram ou dans les textos. Un héritier ultra-précoce : le roman paraît quand il a dix-neuf ans.

L'histoire commence quand Kevin Mouche, seize ans, est désigné comme le garçon idéal pour incarner le héros d'un nouveau concept de télé-réalité créé par un producteur d'émissions cultes hyperactif, shooté et motivé par le *triple A* (*Amour, Argent, Admiration*). Tiré de son quotidien ennuyeux et moche seulement transfiguré par les fantasmes érotiques et les virées virtuelles dans les univers des jeux vidéos, Kevin, tel le protagoniste de *La Métamorphose* Kafkaïenne et le *Frankenstein* de Mary Shelley, renaît et se métamorphose. De looser il passe au statut de star nationale guettée, jalousée et manipulée par des millions de concitoyens. Le principe de l'émission est simple : chaque geste ou événement de la vie de Kevin et des membres de sa famille est décidé par un vote sans recours des téléspectateurs. Par la dissection psychique des personnages et l'évolution absurde et hallucinante de leurs vies, Rossi capture l'essence et les artifices de divers milieux et strates de la société contemporaine, celle de tous les excès et de l'absence de repère.

Rossi ne se contente pas de faire dans le sensationnel. Il mène sa trame jusqu'au bout, là où la raison, l'interdit et l'éthique tombent. Règnent alors les pulsions narcissiques et perverses et les pseudos-lois dictées par la confusion entre réalité objective et mondes virtuels, dans une société sacrifiant les plus vulnérables en réponse à un donne-nous à tout prix notre divertissement/drogue de ce jour. Les dernières pages du chapitre final de *La vraie vie de Kevin* – est-ce pour cela qu'il débute par « *Je ne sais jamais comment terminer une histoire* » ? – semblent quelque peu hâtives, comme si quelque chose de la maestria déployée tout au long de ce roman très dense échappait à Baptiste Rossi. Il reste que nombre de passages de ce premier roman sombre et inventif sont des chocs littéraires. D'une beauté à couper le souffle.

RITTA BADDOURA

JOANNA GRUDA au Salon
Table ronde « Récit de vie et récit de guerre, de la réalité à la fiction » le **1er novembre à 17h (Salle A)**/ Signature à **18h (el-Bourj)**

Table ronde « L'exil et le mythe du paradis perdu » le **3 novembre à 18h (Agora)**/ Signature à **19h (el-Bourj)**

BAPTISTE ROSSI au Salon
Rencontre le **1er novembre à 16h (stand IFL)**/ Signature à **17h (Sored)**

Condamnés au silence !

Le crime était presque parfait. Ils ont tué, massacré, pillé, brûlé, détruit, anéanti… Jamais arrêtés, jamais jugés, jamais condamnés, ils ont été auréolés de gloire.

LE SANG DANS LE SANG OU LE TRIBUNAL DE LA TERRE de Nabil Cabbabé, *L'Harmattan, 2014, 240 p.*

Dans la grande salle de verre d'une maison de glace, siègent les juges de l'humanité. Devant eux comparaissent cinq chefs de guerre qui ont à « *rougir du sang de la Terre* » : Alexandre le Grand, Jules César, Gengis Khan, Francisco Pizarro et Napoléon Bonaparte. Les juges (en réalité, l'auteur) confrontent ces conquérants à leurs actions les plus noires.

Si certains d'entre eux choisissent d'abord de se taire, ils renvoient tous l'humanité à ses propres torts ; inversent les rôles et font le procès de notre époque. La conscience tranquille, ils vivent leur présence devant ce tribunal comme une injustice et la perçoivent comme un scandale.

Tous, sans exception, se disent *pacificateurs*. Certes, ils ont pu souhaiter la paix… *leur paix*, à leurs conditions. Presque tous vont jusqu'à plaider la guerre défensive et préventive alors même qu'ils ont été bien au-delà de leurs frontières. Les accusés écartent leurs crimes d'un revers de main pour ne se souvenir que de la grandeur de

D.R.

leur empire et des bienfaits qu'ils ont légués à l'humanité.

Mais, à vrai dire, toute justification est superflue puisque trois d'entre eux s'affirment descendants des dieux et y voient une raison légitime pour dominer la Terre. Et d'ailleurs, lorsqu'ils se retrouvent entre chefs de guerre, ils n'ont rien de plus urgent que de comparer leurs stratégies militaires. Chassez le naturel…

L'écriture de l'auteur est d'une justesse telle que l'on reconnaît instinctivement, à son comportement, chaque conquérant ; tant l'image qu'il renvoie est conforme à l'image que l'on se fait de lui. L'on y reconnaît ainsi, sans surprise, un Alexandre bouffi d'orgueil ; un César qui exploite son talent de tribun pour assurer sa propre défense mais aussi, souvent, celle des autres ; un Gengis Khan un peu à part, taciturne et réservé, qui s'isole et peine à trouver sa place parmi eux ; un Bonaparte qui échange volontiers des clins d'œil et des sourires complices avec César.

Un monde en paix est-il possible ?

L'on y reconnaît également le « *froid sourire* » de César, la « *mèche hirsute* » de Bonaparte, le « *regard d'aigle* » de Gengis Khan, la chevelure d'Alexandre.

L'on y reconnaît enfin des propos qui leur ressemblent, des phrases qu'ils auraient pu prononcer et qui n'auraient presque pu n'être prononcées que par eux. Ainsi, cette affirmation de Bonaparte : « *il faut croire en son étoile pour la voir briller.* »

Nabil Cabbabé réussit ainsi à rendre l'invraisemblable étrangement crédible. C'est que… outre le fait d'être extrêmement bien écrite et ciselée par un travail d'orfèvre, cette œuvre de fiction est aussi bien documentée et aussi fiable qu'un livre d'histoire ; elle sert d'écrin, de contexte et de prétexte à une véritable œuvre d'historien.

Œuvre d'historien et œuvre utile puisque la question suivante apparaît en filigrane : un monde en paix est-il possible ? L'auteur soutient que le jour où nous cesserons de prendre en exemple des chefs de guerre qui avaient « *le sang dans le sang* », ces faux héros… nous pourrons alors aspirer véritablement à une terre pacifiée.

LAMIA EL-SAAD

NABIL CABBABÉ au Salon
Signature le **7 novembre à 17h (Antoine)**

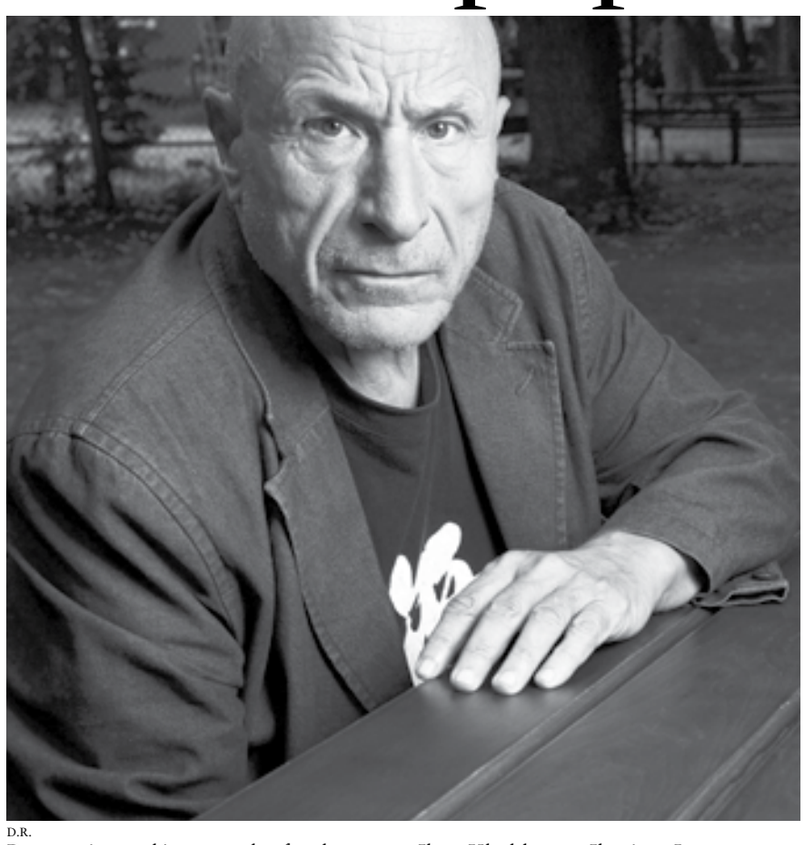
À la recherche du Printemps perdu

PRINTEMPS de Rachid Boudjedra, *Grasset, 2014, 304 p.*

Avec *Printemps*, Rachid Boudjedra propose un texte ambitieux sur l'Algérie et le monde arabe, un roman total qui tente d'embrasser les composantes humaines, historiques, imaginaires et spatiales de cette réalité complexe. Un fil conducteur traverse le livre, incarné par Teldj, une spécialiste de littérature arabe érotique, auteur d'une thèse sur Bachar Ibn Bourd. Victime d'une agression sexuelle dans son enfance, Teldj s'adonne au sport sur le conseil de son psychiatre et devient championne du 400 m haies. L'intrigue du roman se noue autour de cette créature brillante et tourmentée personnifiant l'Algérie, ainsi que de ses proches dont la plupart illustrent les idéaux de liberté et de laïcité chers à Rachid Boudjedra : le père (Salim), épistémologue fasciné par la figure emblématique d'Ouloug Beg, a milité dans un groupe d'autodéfense laïque pendant la décennie noire où le terrorisme a mis le pays à feu et à sang ; sa mère Selma, sage-femme, a été décapitée par le FIS pour avoir défendu le droit à l'avortement ; son grand-père et son oncle se sont battus pour l'indépendance algérienne. Sans oublier l'alter ego de Teldj, Nieve, son amante espagnole née le même jour qu'elle, dont le parcours renvoie à celui de l'héroïne comme deux destins dressés en miroir de part et d'autre de la Méditerranée, une communion d'âme et de corps scellée par la conjonction sémantique de leurs prénoms signifiant « neige » dans leurs langues respectives.

Pratiquant sans complexe le mélange des genres, *Printemps* prend appui sur l'intrigue pour mener des charges politiques répétées contre les ennemis du progrès dans le monde arabe, non seulement les régimes archaïques et les gouvernements corrompus, mais aussi les intégristes qui sèment la mort et la terreur au nom d'une interprétation obscurantiste de l'islam. Le livre n'hésite pas à désigner les pays arabes compromis dans le financement des mouvements jihadistes du Maghreb, de Syrie, d'Irak et d'ailleurs ; il insiste en particulier sur le cas syrien où, pour chasser Assad du pouvoir, les apprentis sorciers du Golfe ont favorisé la propagation de l'extrémisme religieux au vu et au su de leurs alliés occidentaux. Boudjedra, on le sait, ne croit guère au Printemps arabe ; son roman soutient que les révoltes populaires égyptiennes et tunisiennes ont été récupérées par les islamistes, comme les émeutes d'octobre 1988 en Algérie, puis neutralisées par les anciens apparatchiks des régimes prétendument défaits.

Boudjedra ne croit guère au Printemps arabe


D.R.

Pour mieux dénoncer le fondamentalisme, Rachid Boudjedra joue du contraste entre les fastes du passé et la décadence du présent ; son roman célèbre les splendeurs de la civilisation arabo-musulmane à travers des joyaux de l'architecture comme la mosquée des Omeyyades, ou des figures illustres de la science et de la pensée telles que Khawarizmi, Avicenne, Averroès, Ibn Khaldoun. Il cite *Les voyages* d'Ibn Battûta, *Le guide des égarés* de Maïmonide, rappelle l'origine arabe de certains mots français (mousson, cafard, charabia). Le fait n'est pas anodin non plus : Teldj se plaît à fréquenter l'église du Sacré-Cœur à Alger pour assister à la messe donnée par un prêtre libanais, une manière de revendiquer la diversité religieuse qui a toujours caractérisé le monde arabe et qui se trouve menacée désormais par la montée de l'intolérance.

Cette vaste entreprise romanesque reflète dans sa facture la matière tumultueuse qui la nourrit. Il y a d'abord l'écriture, prodigieuse de vitalité, portée par un extraordinaire souffle épique et mythologique. Le style de Rachid Boudjedra s'inscrit dans une poétique de l'extension et de la ramification : les mots s'accumulent dans une surenchère d'adjectifs, d'adverbes, de noms propres, les phrases s'écoulent sans entraves, se déversant comme des torrents de boue et de lave sur la page. La formidable énergie du texte transfigure la réalité, tutoie la démesure, flirte avec l'hallucination : *Printemps* est un cri de colère et de douleur où la pondération et la nuance n'ont guère leur place ; la réalité des choses importe moins à Boudjedra que la vérité du monde. Le contraste chromatique retient également l'attention : *Printemps* oppose le blanc nivéal des deux héroïnes au noir des étendards salafistes, de la domination masculine (le violeur de la petite Teldj est adossé à un mur noir de suie) et des vieilles superstitions (une prêtresse de magie noire utilise un coq de la même couleur pour guérir une tante nymphomane dans une scène saisissante).

La structure du roman, à la fois éclatée et hélicoïdale, traduit à son tour le chaos du monde et la virulence du discours, emportant le lecteur dans un maelström qui évoque irrésistiblement *Tombeau pour cinq cent mille soldats* de Pierre Guyotat. *Printemps* ressasse les mêmes imprécations, les mêmes visions d'apocalypse (séismes, invasions de criquets, guerres, massacres, « *Ali visage de cauchemar* »), autant de leitmotivs obsédants qui s'ajoutent aux innombrables ruptures chronologiques. Rachid Boudjedra mêle les voix narratives, les temporalités, les espaces, dans une tentative désespérée, et comme amoureuse, de cerner « *une histoire effroyable et une géographie interminable* ». On notera que la dernière scène du roman rejoint le début : Teldj observe depuis son appartement la terrasse des voisins, figurant ainsi le statut de l'auteur condamné à une position scopique faute de pouvoir agir sur le monde.

En plus d'exploiter toutes les potentialités de la fiction romanesque, Boudjedra interroge les limites de la littérature référentielle en soumettant l'intrigue à l'emprise de l'idée politique condensée dans le titre. Un titre ironique bien entendu : le seul printemps avéré ici n'est ni arabe ni révolutionnaire ; il est littéraire, matérialisé par l'écriture puissante et inventive de Rachid Boudjedra qui confirme, avec ce livre, sa place éminente dans la littérature contemporaine.

RAMY ZEIN

RACHID BOUDJEDRA au Salon
Rencontre le **1er novembre à 19h (Agora)**/ Signature à **20h (Antoine)**

Le Mont-Liban au tournant du siècle

LE PAIN de Toufic Youssef Aouad, traduit de l'arabe par Fifi Abou Dib, *L'Orient des Livres/Actes Sud, 2014, 266 p.*

« *Il y avait la une femme étendue sur le dos, envahie de poux. Un nourrisson aux yeux énormes pendait à son sein nu* (…) *La tête de la femme était renversée et ses cheveux épars. De sa poitrine émergeait un sein griffé et meurtri que l'enfant pétrissait de ses petites mains et pressait de ses lèvres puis abandonnait en pleurant* ». C'est avec des descriptions d'une violence similaire et avec de multiples scènes de référence (la prison d'Aley, siège de la Cour martiale turque comme antichambre de la mort par pendaison commandée par Djamal Pacha, la cupidité sans fond d'un notable de Bikfaya qui hypothéquait les maisons pour une bouchée de pain, la délation des proches, la rébellion nationaliste…) que Toufic Youssef Aouad a pu faire de son roman *Al-Raghîf* (*Le Pain*) un véritable classique littéraire de la Première Guerre mondiale avec son lot de famine et de persécutions sur les pentes du Mont-Liban. Bien que Aouad, comme tout romancier, ne fasse pas de l'histoire (même si May Ziadeh voit en lui le meilleur chroniqueur de la tragédie de la Grande Guerre), l'ancrage du *Pain* dans la réalité sociale de son époque et l'absence de véritable documentation sur ce calvaire curieusement refoulé, voire occulté même par ceux qui l'ont vécu, font de ce livre un roman-témoin de ces années noires qui ont vu éclore dans le sang et la douleur l'État du Grand Liban. Tout comme l'auteur de *Dans les meules de Beyrouth* (publié en 2012 par L'Orient des Livres/Actes Sud) a su, à l'autre bout de sa vie de romancier, dans les années soixante dix, prévoir la tempête de la guerre civile qui allait s'abattre sur le même pays du Cèdre.

Paru à la fin des années trente alors que les anciennes provinces ottomanes étaient encore en voie de recomposition, le roman de Aouad inscrit volontiers la rébellion contre

D.R.

les autorités turques dans le cadre du nationalisme arabe naissant : son héros rebelle mi-moine chrétien mi-*abadaye* harcèle l'armée turque sur les escarpements du Mont-Liban avec un groupe au nom significatif Les *Qahtani* (célèbre tribu arabe) et échappe à l'exécution capitale et à la prison pour poursuivre son combat en s'attaquant aux convois turcs dans le désert. Là-bas et en préparation à l'entrée de Damas sous le commandement de l'Émir Fayçal, la fraternité islamo-chrétienne est baptisée dans le sang de la révolte dont la question de l'identité est déjà soulevée par Toufic Youssef Aouad dans la bouche de Sami, alias frère Hanania : « *Aujourd'hui, nous assistons à la naissance d'un véritable nationalisme arabe* (…) *cette révolution dans laquelle je suis engagé, moi chrétien arabe, à vos côtés, vous musulmans arabes, contre l'ennemi commun de nos pays respectifs* (…) ».

> **Ce roman peut être considéré comme le premier roman libanais de facture moderne dans une tradition flaubertienne**

Pourtant la dimension littéraire reste la plus novatrice. *Al-Raghîf*, qui aurait pu être facilement narré dans la tradition du contage oral, peut être considéré comme le premier roman libanais de facture moderne dans une tradition flaubertienne qui privilégie surtout l'art de la scène. Avec un début *in medias res*, il nous introduit d'emblée dans cette échoppe – restaurant de village ou va se nouer et se dénouer une intrigue qui mêle héroïsme et trahison sur fond de lutte amère pour la survie. C'est d'ailleurs un roman à forte prédominance de scènes successives et dialoguées, alternées parfois par des sommaires qui relient les pans de l'histoire. Cette écriture approfondit l'approche des personnages dans leur diversité et leurs contradictions et leur permet de s'exprimer au détriment de la voix plutôt discrète du narrateur. Elle donne encore plus d'intensité au drame et fait émerger l'axiologie sociale et politique sans délivrer de message évident et souvent encombrant dans ce genre de récits.

L'initiative de L'Orient des Livres de publier les romans pionniers de Toufic Youssef Aouad en français est d'autant plus louable qu'elle en confie la traduction à Fifi Abou Dib, l'inégalable chroniqueuse de *L'Orient -Le Jour*, qui réussit à sauvegarder toute la fraîcheur et toute la saveur du texte.

Jabbour DOUAIHY

Au Salon
Table ronde autour du *Pain* le **4 novembre à 18h (Agora)**

Signature par Fifi Abou Dib **4 novembre à 19h (L'Orient des Livres)**

Nouvelles

Un dandy en guerre contre le conformisme

© Mansour el-Harb

HISTOIRES COURTEs de Percy Kemp, *L'Orient des Livres, 2014, 84 p.*

Si l'on en croit Leo Strauss, qui prétend avoir puisé sa grille d'interprétation dans la lecture d'Al-Farâbî, philosophe ni arabe ni musulman bien qu'il prête le flanc aux deux accusations, c'est au centre d'un livre qu'on découvre la pensée secrète d'un auteur. Or au milieu de ce recueil de onze *Histoires courtes* parues presque toutes dans *L'Orient Littéraire* (mais l'une dans *Maison française* et l'autre dans *Le Monde*), les contes 5 et 6 (« Mort subite » et « La paresse est mère de tous les vices ») nous font pénétrer dans l'immonde, l'urétral et l'anal pour évoquer deux stades de l'érotisme freudien. Les deux textes sont liés par la question hamletienne mais passent de « *comment être et ne pas être* » à « *déféquer ou ne pas déféquer* ». Évidemment, Kemp narrateur prend des risques avec ces *Histoires*, mais elles sont révélatrices de ses tactiques : ne reconnaître aucune frontière, provoquer, se jouer des contraires, détourner l'érudition comme une belle mineure, se révéler et se cacher pour débusquer ennemis et amis.

Percy Kemp, de père britannique et de mère libanaise, laisse-t-il au vestiaire, dans ces *Histoires* se déroulant en France, au Liban, aux États-Unis, et surtout en Angleterre, ses compétences pour le renseignement stratégique et sa vocation pour le roman d'espionnage ? Voire ! Si de son aveu, le français lui permet d'éviter la dichotomie propre aux biculturels et de s'engager dans une troisième voie, il est à l'aise dans le binaire se jouant des classifications, se glissant dans les marges et sortant un opposé d'un autre : pauvre Émile face au « sexe faible » et quelle « souveraineté » que la misère ! Quant à sa causticité faite de drôlerie, de méchanceté, de verve satirique et de scepticisme, il faut un Oscar Wilde ou un Bernard Shaw pour trouver plus britannique.
Sur une scène quotidienne qu'il théâtralise (les bruits d'un immeuble devenant, par exemple, un scenario de pièce dans « Heureux qui comme Beethoven… »), Kemp rend la manœuvre plus importante que la bataille, prend les mots et les expressions à la lettre, fait relever la tête aux comportements honteux (« *un je-ne sais-quoi de nonchalant sans lequel il n'y a pas d'élégance vraie* »). Souvent ses récits, pour réussir un effet d'inversion, ressemblent à ces poèmes de Victor Hugo (« La douleur du pacha », « Les pauvres gens »…) qui opposent un texte de plusieurs pages à une phrase terminale. Une seule règle : casser le marasme des habitudes et aménager le suspense et la surprise. Il faut lire ces *Histoires courtes* comme des exercices de style, non seulement littéraires, mais vestimentaires, hygiéniques, érotiques, narratifs, intellectuels… Chemin faisant et dans un climat de gratuité, d'esthétisme et de dandysme, l'auteur a mené des raids contre la société de consommation, sans doute contre d'autres conformismes… Mais quel charme y a-t-il à repérer son camp, à le situer sur la carte ?

> **« Un je-ne sais-quoi de nonchalant sans lequel il n'y a pas d'élégance vraie »**

Farès SASSINE

PERCY KEMP au Salon
Table ronde autour du Centième numéro de *L'Orient Littéraire* « Culture et Barbarie » le **2 novembre à 18h (Agora)**

Rencontre le **5 novembre à 18h (Salle A)** / Signature à **19h (Virgin)**

Poésie

Étrange langue natale

PARLER ÉTRANGEMENT de Ritta Baddoura, *L'Arbre à paroles, 2014, 92 p.*

ARISKO PALACE de Ritta Baddoura, *Plaine page, 2014, 55 p.*

Le titre déjà est très beau : *Parler étrangement*. Il dit que le recueil est traversé par des questions qui ont trait au langage, à la façon dont on s'approprie le langage par le biais de paroles singulières. Mais le titre dit aussi que la question de l'étrangeté est son sujet, et que le fait de se sentir étranger dans sa langue – et il ne peut en être autrement si l'on veut créer du sens, si l'on veut laisser sur les mots une marque – est au cœur de ce sujet. Et puis il y a le dessin de couverture. On croit deviner une sorte d'Alice qui a quitté le pays des merveilles pour traverser le miroir. Elle est face à un oiseau, beaucoup plus grand qu'elle, qui la domine. Mais cette question de taille ne l'empêche pas de parler avec l'oiseau, elle parle avec son corps, elle fait des gestes, et l'oiseau aussi lui parle, il a le bec ouvert et il fait entendre sa voix. Parler, faire entendre sa voix, dire avec son corps, traverser le miroir et parcourir l'étrangeté du langage, seule façon d'apprivoiser un peu l'étrangeté du monde, voilà quelques unes des interrogations que

D.R.

Baddoura fait siennes et qu'elle nous invite à partager. On entre dans le recueil ayant avec elle fait ce pacte tacite, celui d'abandonner les certitudes, les habitudes, celui de cheminer étrangement entre les lignes, de tourner doucement les pages, de se laisser dérouter, c'est-à-dire changer de route pour des chemins de traverse. Et l'étonnement est au rendez-vous, redoublant le plaisir d'entendre autrement ce que l'on croyait avoir déjà entendu, mais qui se donne là dans une nouveauté percutante. Redécouvrir les mots comme si on les entendait pour la première fois, n'est-ce pas là la mystérieuse alchimie de ce que l'on nomme poésie ? Et pourtant c'est de guerre aussi que nous parle ce recueil, et de peur, de mort, de silence, de langues coupées par le vacarme des bombes, de perte, de sang et de cendres. De ces journées sans fin où « *il n'y avait nulle part pour s'abriter même pas dans sa propre tête, pas une virgule sous laquelle s'allonger* », où la langue est « *sans murs sans fenêtres et sans porte* » et où « *les mots ne nous aiment plus nous leur voulons du mal nous leur faisons la guerre* ». Alors il faut, patiemment, « *mettre cet après-midi dans un poème pour le tenir au chaud dans l'appartement où les mots sont tombés* », faire « *des festins d'écriture* » et se « *cacher dans le poème pendant des années sans ressortir* ».

« *J'écris à partir de ma mort* », écrit Ritta Baddoura dans *Arisko Palace*. Avant de se reprendre et d'ajouter : « *Non. Partir de la mort de quelqu'un d'autre. Ce n'est qu'hier que j'ai compris. Je ne suis pas morte.* » Et pourtant longtemps elle se crût décédée. Était-ce avant que les mots ne volent à son secours avec cette grâce renouvelée ? Était-ce avant de cogner le silence avec cette vigueur frémissante, enfantine et grave ?

Arisko Palace, son deuxième recueil, emprunte son titre à un théâtre de Hamra qui avait interrompu son activité pendant la guerre pour la reprendre durant les années 2000. Baddoura nous dit qu'enfant, elle entendait « *nombre de pubs à la radio pour des pièces de théâtre pour enfants, des films égyptiens et autres spectacles qui y étaient présentés, et le nom de ce lieu m'était resté* ». Ce recueil évoque des faits imaginaires, mais y injecte aussi des éléments de réel qui, pour être vrais ne sont pas forcément autobiographiques. « *Il y a dans* Arisko Palace *du sacré et du réel, inspirés de ma résidence dans le Var. J'ai visité les villages de la région et animé des ateliers d'écriture avec des ados ou des femmes en alphabétisation. Le livre s'inspire de choses vécues et d'histoires entendues durant ma résidence, ainsi que d'éléments liés à mon vécu et à mon imaginaire et donc marqués par le Liban.* » Elle nous restitue tout cela avec une brûlante concision.

Nous qui lisons Baddoura dans sa « *langue natale* », savons où elle en est avec le poème et la voyons « *debout sur la page* », comme pour une première fois.

Georgia MAKHLOUF

RITTA BADDOURA au Salon
Performances poétiques le **8 novembre à 17h (Agora)**

Rencontre autour de *Saïd Akl* d'Henri Zoghaib et lecture de poèmes le **8 novembre à 18h (Salle A)** / Signature à **19h (Virgin)**

Mazen Kerbaj au Salon

L'Odyssée du vin

LE VIN ET L'IVRESSE DANS LES LITTÉRATURES ARABE ET FRANÇAISE de Victor Hachem, avec des planches illustratives signées Frédéric Husseini, *éditions Dergham, 2014, 255 p.*

Ce n'est pas un œnologue qui disserte sur le vin. Et pourtant cela en a tout l'air. Évoquer le tanin, le velouté, la fragrance, l'aqueux, le millésime, le racé, le frelaté, l'éventé, le bourru, le boisé, l'acerbe, le fumé du vin est une terminologie bien pointilleuse et un vocabulaire d'amateur éclairé. Pour en parler avec tant de professionnalisme, de verve et de jubilation, c'est qu'il faut avoir le bon flair : celui de l'imparable connaisseur.

Et qui dit amour du vin dit littérature : deux passions enivrantes et parfaitement conciliables. C'est le mariage heureux et fertile de la coupe et de la plume, de la lyre et du goulot de bouteille ! Et c'est Victor Hachem, un homme de lettres, ancien enseignant de la littérature française dans plusieurs établissements au Liban, qui en donne la démonstration.

Des deux, c'est-à-dire du vin et de la littérature, il en parle avec volupté et érudition. Sans oublier son rôle de passeur de connaissances aux lecteurs tout comme il avait dû le faire, en bon pédagogue, avec ses élèves.

Plongée par conséquent dans un verre de vin depuis les temps les plus reculés jusqu'aux ivresses littéraires et éblouissements baudelairiens ou ceux, d'une décapante sensualité, de Abou el-Naouas. Affinités littéraires françaises et arabes, chapelet impressionnant de noms, autour d'une boisson désignée, sans sourciller, de « *fils du soleil* » par l'auteur des *Fleurs du Mal*. Soleil des mondes enchantés et différents dont le vin a les clés. Secrètes ou révélées !

Breuvage des dieux – recommandé par les dieux – et surtout pour les hommes de toutes conditions. Le vin qui coule à flots en ces pages bourrées de citations patiemment chassées, choisies, sélectionnées, est ici analyse fine, rapport historique méticuleux, absolue compilation et source d'inspiration.

Inspiration pour un livre à la fois savant, divertissant et instructif, truffé de phrases ou de poèmes louant, glorifiant ou vouant aux gémonies ces grappes de raisins qui se transforment en ce liquide rouge, rosé ou d'un blanc opalescent. Aux ivresses passagères ou tenaces, légères ou lourdes. « *Avoir un verre de vin dans le nez* » pour reprendre l'expression consacrée

Les buveurs de vin *dit* Le poète Piron avec ses amis, *toile de Jacques Autreau, ca. 1729-1732, Musée du Louvre, Paris*

n'est pas forcément une chose méprisable. Au contraire cela peut éclaircir l'esprit et ouvrir des horizons. Et c'est Louis Pasteur qui déclare : « *Il y a davantage de philosophie et de sagesse dans une bouteille de vin que dans tous les livres* ». Avec la réserve que la consommation en soit modérée… Un livre à la couverture bordeaux, rappel évident de la couleur du moût, inondé de formules de tous acabits. Aussi bien celles des poètes français et arabes que la langue usuelle dialectale libanaise. Avec ce plus de double culture en laissant les citations arabes (en plus de la traduction) dans la langue originelle.

Et on nomme cet ouvrage richement documenté, fourmillant de détails, aussi bien historiques que culturels. En devanture des librairies donc, pour une plus ample connaissance accompagnant le pichet qui se déverse dans votre godet ou coupe : *Le vin et l'ivresse dans les littératures arabe et française* de Victor Hachem.

> « Il y a davantage de philosophie et de sagesse dans une bouteille de vin que dans tous les livres »

Par-delà la ronde des verres, une joyeuse tournée des mots mêlant dans sa quête et ses libations, l'amour (une dualité avec la boisson fermentée qui date depuis la nuit des temps !), la sensualité, le besoin d'évasion, les raffinements de la poésie, les arcanes de la fiction, les traits d'humour et d'humeur, les interdits sociaux, les désinhibitions, la liberté de vivre et de rêver. Et le plaisir de boire à la goulée ou dans un verre de cristal, en bande conviviale ou dans la solitude, en lurons braillards, en amoureux transis ou en poète mordu par la tourmente…

Virée du côté de l'origine du vin depuis le huitième millénaire en Mésopotamie pour percer le mystère de cette passion ardente entre l'homme, la vigne et ses fruits. Puis l'espace géographique s'étend en Égypte, Perse et Palestine sans oublier le juteux commerce phénicien enserrant dans ses amphores ce breuvage des tavernes et des palais. Et que la Gaule, la France du Moyen-âge et les Francs apprécieront opulemment.

De la carafe à la dégustation, le vin, outre qu'il réjouit le cœur des hommes selon la Bible, est aussi un catalyseur pour le monde du parnasse et l'imaginaire des romanciers. De cette aventure, si les plaisirs s'envolent, les écrits restent. Et c'est dans cette optique de fourmillante richesse culturelle que cet ouvrage est captivant et demeure tout plaisir et ivresse.

ÉDGAR DAVIDIAN

VICTOR HACHEM au Salon
Signature le **1er novembre à 17h (Dergham)**

Voyage au bout de l'enfer

« *Lasciate ogne speranza, voi ch'intrate.*
(Toi qui entre ici, abandonne toute espérance.) »

INFILTRÉE DANS L'ENFER SYRIEN : DU PRINTEMPS DE DAMAS À L'ÉTAT ISLAMIQUE de Sofia Amara, *Stock, 2014, 250 p.*

Il est difficile de ne pas penser, avec effroi, à la mise en garde gravée sur le portail de l'Enfer de Dante, en parcourant les pages sombres, apocalyptiques – mais pourtant parsemées d'éclats de lumière – de la folle équipée à laquelle nous invite Sofia Amara dans son premier ouvrage, à travers les villes et les régions syriennes, happées une à une dans le tourbillon de violence généré par la répression assadiste de la révolution civile à partir de mars 2011.

Si bien que, d'emblée, la mise en garde de Lautréamont au lecteur, au début du premier des *Chants de Maldoror*, vient spontanément à l'esprit. Sofia Amara a en effet le talent, en bon reporter et documentariste, de redonner littéralement vie aux scènes épiques qui se sont fixées au fin fond de sa rétine. Aussi nous entraîne-t-elle, début 2011, dans son périple périlleux, à la fois éprouvant et exaltant, sur les traces des révolutionnaires *alphas* – la composante civile, moderne et multiconfessionnelle de la population syrienne –, au sein de la grande prison-royaume des Assad.

La Syrie. Le royaume-donjon. Le Mordor de Sauron/Bachar el-Assad. Là où le despote et sa cohorte de tortionnaires agissent avec leurs fils contestataires et récalcitrants, femmes et enfants, à l'image du comité de vieux notables sadiques avec les 18 jeunes dans *Salò ou les 120 journées de Sodome*, de Pier Paolo Pasolini ; où la traque des rebelles par les séides du régime à l'intérieur de la prison des frontières semble sortie tout droit de grands classiques hollywoodiens comme *The great escape* ou *The dirty dozen* ; où les journalistes, bravant risques et périls pour montrer au monde l'ampleur des atrocités, subissent bien pire que dans les camps Khmers de *The killing fields* ; où les assassins achèvent les opposants blessés dans les ambulances et les hôpitaux avant ou après avoir profané leurs corps, comme

Raid aérien sur Kobané, 12 octobre 2014, AFP

dans les insupportables *slashers*, ou encore les *snuff movies* répugnants, obscènes, inqualifiables ; où les médecins à la solde du régime se comportent comme des Joseph Mengele issus de versions combien plus terribles que *The boys from Brazil* (sans avoir pour autant la prestance, même dans l'horreur, de Gregory Peck) ; et où enfin, des groupuscules islamistes ressuscitent, depuis quelques mois, d'horribles scènes médiévales que même le Youssef Chahine d'*Al-Massir* aurait eu du mal à imaginer.

Sauf que ce n'est pas du cinéma, que les acteurs sont en chair et en os, que le Mal, sous toutes ses formes et dans toute sa laideur, est véritablement à l'œuvre ; et que le monde s'en fout royalement, biberonné depuis le début du conflit à l'infecte propagande laïcarde du régime baassiste, obsédé par l'épiphénomène de l'extrémisme, ou tout simplement indifférent.

Pourtant, de Damas à Reqqa, en passant par Ghouta, Moudamiyya, Zabadani, Rastan ou Homs, et en dépit des ténèbres épaisses qui engloutissent une à une les cités syriennes, laissant la terre jonchée de corps torturés et mutilés, Sofia Amara oppose à la déshumanisation rampante de la Syrie, le rêve, aujourd'hui quelque peu brisé, des jeunes révolutionnaires civils, activistes des réseaux sociaux et partisans invétérés de la non-violence.

L'auteur apporte ainsi un précieux et asphyxiant témoignage détaillé, non seulement sur l'ampleur des crimes contre l'humanité commis en Syrie, mais aussi sur les origines pacifistes, civiles, laïques, moderne et pluralistes de la dynamique révolutionnaire, à mille lieues des mensonges colportés par le régime depuis 2011. Une dynamique qui sera néanmoins écrasée par le déluge de violence orchestré par le régime Assad, l'apathie/le mépris de la communauté internationale, et l'émergence progressive – avec la complicité du régime et l'aide active d'autres pays régionaux –, de l'hydre islamiste, notamment Daech et al-Nosra.

En dépit de l'horreur brute, brutale, presque crue qu'il dépeint, *Infiltrée dans l'enfer syrien* n'en demeure pas moins un véritable cri de vie, en faveur d'un peuple aujourd'hui calomnié, parce que livré et assimilé à toutes sortes de hordes de barbares sanguinaires qui ravagent actuellement son territoire, et dont l'immense désir de liberté a été bafoué, anéanti, sacrifié sur l'autel de mille et un intérêts et considérations.

Qu'à cela ne tienne, ce désir de *vouloir-être libre* du peuple syrien vibre, indomptable, indestructible, inéluctable, dans chacune des pages du formidable récit de Sofia Amara. En attendant qu'il lui soit enfin rendu justice.

M.H.G.

SOFIA AMARA au Salon
Rencontre autour de *Infiltrée dans l'enfer syrien* le **4 novembre à 19h (Salle B)** / Signature à **20h (Antoine)**

Khairallah T. Khairallah, champion d'indépendances

De tous les vétérans qui ont accompagné la fin de l'Empire ottoman et la naissance de nouveaux États, Khairallah T. Khairallah (1882-1930) est le plus méconnu. Il est donc juste qu'un livre lui soit consacré.

KHAIRALLAH TANNOUS KHAIRALLAH (1882-1930) : LA FRANCE, LE LIBAN ET LA QUESTION ARABE DE L'EMPIRE OTTOMAN de Samir Khairallah, préface d'Albert Broder, *Geuthner, 2014, 340 p.*

Né à Jrane, petite agglomération d'une trentaine de foyers, située à une quinzaine de kilomètres de Batroun, Khairallah fait ses études primaires à l'école du village puis à Kfifane et à Kfarhay. En 1895, il est transféré au collège lazariste d'Antoura. Il s'adapte facilement aux normes éducatives européennes et le français devient sa langue d'élection. À 19 ans, il est envoyé au séminaire Saint Trond à Liège (Belgique). Après trois années de formation, il annonce que « *la prêtrise n'est pas (s)a vocation* » et qu'il « *aime travailler pour quelque chose de grand comme la patrie…* ».

De retour à la terre natale, le moutassarrif Muzaffar Pacha (1902-1907) lui crée un poste à sa mesure de commis au service du génie et de traducteur. Mais au remplacement de celui-ci, le poste est supprimé. Khairallah, de 1907 à 1911, enseigne, traduit, interprète et écrit dans divers périodiques. Il publie en 1908 un ouvrage : *Autour de la question sociale et scolaire en Syrie*. Puis il quitte le Liban pour Paris.

Grâce sans doute à André Tardieu, rédacteur en chef du *Temps*, Khairallah entra dans le quotidien qui fut le journal le plus prestigieux de la troisième république. Bien des sociétés et des publications « scientifiques » lui ouvrirent aussi leurs portes. Des années durant, il fut le « *correspondant exclusif* » du *Temps* dans une vaste région allant de l'Afghanistan à L'Égypte.

Ses qualités intellectuelles et sa position centrale à Paris et dans la presse faisaient se rendre à son petit appartement du 77, rue Denfert-Rochereau, les intellectuels et les politiques : Saad Zaghloul, l'émir Fayçal, le patriarche Hoyeck, Ryad Solh, Gébrane, Rihani A. Chawqi, Daladier, de Jouvenel… Il fonda et anima, avec Chekri Ganem, le « Comité libanais de Paris » (1912) dont il fut le secrétaire général, l'auteur d'*Antar* en étant le président. Comme l'Alliance libanaise d'Égypte créée en 1909, ce Comité joua un rôle pionnier dans la défense des intérêts du Liban : rattachement de la Békaa, « restitution » des ports maritimes, compensations financières…

En 1913, Khairallah est de ceux qui font le mieux connaître les buts du « Congrès arabe » de Paris voire de les définir. « *L'empire turc sera réformateur ou ne sera pas* », note-t-il.

Quand éclate la guerre mondiale, poussé par son animosité libanaise et arabe contre les Turcs, il s'engage dans l'armée française mais se consacre surtout à la coordination de l'action de ses compatriotes tout en persévérant dans l'action idéologique et les contacts politiques.

Après la victoire des Alliés, trois grandes tendances se dessinent pour les provinces arabes de l'Empire. Une Syrie arabe indépendante et unifiée sous un chérif du Hedjaz. Une Syrie sous protection française. Une entité libanaise indépendante ayant retrouvé ses frontières naturelles et protégée par la France. Comme d'autres indépendantistes et malgré sa profonde francophilie, Khairallah est de ceux qui préfèrent la garantie des Puissances à la protection française. Il est pour toutes les aspirations arabes à la liberté mais reste un ferme partisan de l'indépendance libanaise : « *L'action politique arabe n'existait pas ou, du moins, la grande idée arabe ne s'était pas encore assez dégagée des langes du rêve, quand déjà l'idée libanaise avait pris une forme concrète et s'était affirmée dans le monde entier* (…) *Que chaque région du monde arabe assure pour le moment son indépendance, sans gêner sa voisine…* » Une telle position ne pouvait qu'irriter certains.

Khairallah connut une disgrâce, écrivit sous pseudonyme, se présenta en 1925 aux élections du Nord Liban et demeura, par son érudition, sa puissance d'analyse et son style brillant, le plus profond connaisseur et le meilleur défenseur de « *l'Asie antérieure* ». Il meurt à Tunis le 25 juillet 1930 où il se rendait pour mener une enquête sociopolitique. Il n'avait que 48 ans. Un cortège populaire et officiel accompagna sa dépouille du port de Beyrouth à Jrane.

Traducteur multilingue, poète, journaliste, réformateur social, styliste, publiciste, historien, homme intègre qui vécut dans la sobriété et parfois la gêne, socialiste à ses heures, homme de paradoxes, et par-dessus tout champion d'indépendances, K. T. Khairallah ne cessera de nous révéler ses multiples visages.

FARÈS SASSINE

SAMIR KHAIRALLAH au Salon
Table ronde « La Grande-guerre au Liban : récits historiques et littéraires » le mardi **4 novembre à 17h (Salle B)**/ Signature à **18h (Geuthner)**

Violences plurielles

Violence et politique au Moyen-Orient aborde les problèmes de l'Orient arabe d'une manière claire et concise, sans myopie idéologique et avec une franchise presque déconcertante. Le grand public appréciera.

VIOLENCE ET POLITIQUE AU MOYEN-ORIENT de Pierre Blanc et Jean-Paul Chagnollaud, *Paris, Sciences Po, les presses, 2014, 252 p.*

Les sociétés arabes sont entrées en mouvement. Un premier mythe a été aboli, celui d'une exception arabe: l'autoritarisme, le despotisme selon le vieux terme consacré, n'est pas inhérent aux réalités arabes aussi changeantes que celles des autres composantes du monde contemporain. Un second est en train d'être à son tour menacé: les sociétés arabes ne s'expriment pas unanimement selon le discours des islamistes. De nouvelles forces les contestent aussi bien dans la rue que dans les urnes. L'épreuve de la réalité du pouvoir pourrait se révéler mortelle pour le projet utopique islamiste.

Pierre Blanc et Jean-Paul Chagnollaud partent du constat que la désertion du politique en tant que force régulatrice laisse le champ libre au déferlement de violences sans fin, dramatiques pour l'avenir de la région. On peut éventuellement contester le cadre chronologique choisi ici, qui part de la constitution des États au lendemain de la Première Guerre mondiale qui auraient été imposés par la force à des sociétés plurielles. Je suis moi-même

D.R.

convaincu qu'il faut partir dès les débuts de la question d'Orient à la fin du XVIIIe siècle et considérer que ce que nous avons ici est la continuation chronologique et géographique des tourmentes qui ont frappé les Balkans puis l'Anatolie. De plus, il n'y avait pas de forces politiques cohérentes capables de réaliser un projet unitaire à la fin de la Première Guerre mondiale du fait même que les sociétés du Proche-Orient étaient plurielles.

Les auteurs procèdent à un découpage thématique qui a sa justification logique, mais ils ont bien conscience que toutes ces violences sont emboîtées les unes dans les autres. Ils partent donc des violences territoriales. Ils considèrent que la constitution territoriale et politique des États a conduit à des frustrations souverainistes pour ceux qui en étaient exclus comme les Kurdes et les Palestiniens, ou qui considéraient que leur pays avait été victime d'amputations territoriales (Syriens). Les nouveaux États ont été ainsi fragilisés aussi bien du fait des tensions intérieures que des convoitises extérieures. Ils additionnent ainsi les violences internes et externes comme le montre la question kurde. Le conflit israélo-arabe a ainsi constitué un foyer permanent de violences territoriales.

Le second type de violences vient des idéologies: le sionisme d'abord comme justification d'un projet territorial exclusif, le nationalisme arabe ensuite comme contestation des cadres étatiques et comme instrument pour la lutte pour le pouvoir dans un cadre régional, l'islamisme enfin qui combine violence doctrinale et contre-violence politique.

Le troisième type vient des « *identités meurtrières* ». L'État moderne s'est imposé à une société composée de communautés endogames. La tentation est alors pour le groupe dominant d'établir une homogénéité ethnique et/ou confessionnelle ou du moins imposer son hégémonie aux autres communautés. Cela suscite des replis identitaires qui font des communautés des acteurs politiques.

Le quatrième type repose sur les systèmes autoritaires. Un petit groupe d'hommes plus ou moins solidaires accapare le pouvoir et par là-même s'empare des richesses du pays. En dépit de façades institutionnelles voulant donner l'apparence d'États de droit, ce qui l'emporte est la combinaison des appareils de sécurité, de la corruption et de la captation des rentes.
Dans les relations interétatiques, le droit international est devenu une large fiction du fait du « *deux poids, deux mesures* » alors qu'il est en même temps trop souvent instrumentalisé par les acteurs.

Les auteurs, qui ont achevé ce travail dans le désastreux contexte d'aujourd'hui, ont voulu dénoncer les maux afin d'énoncer les chemins de la paix: sursaut diplomatique, politiques inclusives, rehaussement de la citoyenneté et développement équilibré. Cela apparaît comme bien peu de choses devant la catastrophe quotidienne, mais c'est déjà bien de savoir que d'autres voies sont possibles.

Ce petit livre au contenu clair et lisible est ainsi riche d'informations et d'analyses. C'est déjà beaucoup et il faut en remercier les auteurs.

HENRY LAURENS

JEAN-PAUL CHAGNOLLAUD au Salon
Table ronde « Politique, dialogue et violence au Moyen-Orient » le **5 novembre à 18h (Salle B)**/ Signature **à 19h (Le Point)**

Le secret de la femme kamikaze

Le phénomène des femmes-martyres dans le monde arabe intrigue. Carole André-Dessornes, dans son analyse minutieuse, fait le portrait de ces femmes qui choisissent la mort en participant à des attentats-suicides.

LES FEMMES-MARTYRES DANS LE MONDE ARABE: LIBAN, PALESTINE ET IRAK de Carole André-Dessornes, *L'Harmattan, 2013, 318 p.*

Les opérations, qui entre 1982 et 1985 étaient l'apanage du Hezbollah, vont accorder à partir du 9 avril 1985 – date de la première opération menée par une femme – une place aux femmes. La femme fait son apparition là où on ne l'attendait pas. Le contexte de conflit de longue durée implique donc des restrictions identitaires autant individuelles que collectives. Cette recherche multidisciplinaire de Carole André-Dessornes dépend principalement du champ sociologique mais également inclut des approches historiques, géopolitiques, stratégiques et psychologiques. L'approche analytique est doublée d'une approche chronologique et assortie d'entretiens menés au Liban, en France et en Suisse. Cette analyse accorde la part belle au Liban (trois chapitres) puis la Palestine (deux chapitres) et l'Irak (un chapitre).
Comment cette notion de martyre, née dans le christianisme, développée par le chiisme doloriste, a-t-elle pu trouver un écho au sein des partis séculiers de gauche pour enfin être exploitée par le jihadisme sunnite notamment dans des opérations menées par des femmes? Ce geste est-il un geste purement religieux ou tout simplement un geste politique complété ensuite par un discours religieux? On assiste à un va-et-vient constant entre l'univers séculier et le domaine du religieux. Parler d'opération martyre permet de contourner l'interdit religieux du suicide et confère une dimension sacrée à l'action armée. Le même vocabulaire est utilisé au nom de Dieu et au nom de la Patrie. Les trois espaces étudiés sont régis par des traditions patriarcales où l'identité féminine réside essentiellement à la base dans son statut de mère. L'identité d'une personne ne peut être détachée de son identité culturelle et sociale. Avec ce type d'opérations, les femmes s'émancipent des traditions patriarcales. C'est une révolte contre le monde extérieur mais également à l'intérieur de leur propre système.

Carole André-Dessornes nous propose une vraie plongée dans le monde extrême et radical des femmes-martyres. Son discours est très structuré mais à travers les différents entretiens et documents, elle parvient à le personnaliser et à toucher la part profonde et bouleversante d'humanité. C'est certes un monde dur et douloureux qu'elle décrit, mais elle le fait avec des mots justes et une démarche qui vise à le rendre intelligible. Elle passe en revue les contraintes mais également la révolte, la prise de conscience politique et le consentement sacrificiel. D'autre

© AFP

part, en toile de fond, Carole André-Dessornes nous livre de manière chronologique et organisée tout le contexte politique qui accompagne les opérations suicide. Ce qui fait que nous avons une continuité qui nous restitue sur la durée, la mémoire de la violence au Proche-Orient. Nous disposons donc d'un fil conducteur qui à travers les actions de ces femmes finit par nous expliquer, le processus de la violence qui part idéologiquement de l'Iran, se concrétise au Liban, en Palestine puis en Irak.

C'est finalement les causes identiques (l'occupation) qui produisent les mêmes effets et traversent les frontières en opérant comme des vases communicants. Il s'agit d'un seul et même conflit qui emprunte des voies diverses et franchit les étapes l'une après l'autre. Bien sûr, elle se consacre à l'éruption et l'évolution de cette violence, à travers ces personnages féminins qui à un moment donné, choisissent de passer à l'acte et de devenir des actrices à part entière de leur propre vie. Le corps est le dernier rempart et la mort est programmée. Il ne s'agit plus d'une aventure mais d'une détermination, d'une exécution, d'une mise à mort implacable.
La femme-martyre ne risque plus sa vie mais elle l'offre en sacrifice pour la collectivité au nom d'un idéal perdu et d'un honneur bafoué.

> **La femme-martyre offre sa vie en sacrifice pour la collectivité au nom d'un idéal perdu et d'un honneur bafoué.**

L'opération suicide est déjà au départ une démarche extrême, radicale et irréversible et quand c'est une femme qui l'entreprend, elle apparaît encore plus dure car elle bouleverse, dans les sociétés patriarcale, la séparation et la différenciation entre les deux sexes. Et bien entendu, comme dans tout conflit culturel, c'est la mise en scène de la violence identitaire contre laquelle on ne peut pas lutter. Seule la question identitaire devenant idéologique peut engendrer des situations de non-retour. L'enjeu est tel que la vie elle-même n'a plus de prix ou du moins que le prix est la vie elle-même.

Carole André-Dessornes, en se penchant sur ce phénomène des femmes-martyres dans trois pays arabes, le Liban, la Palestine et l'Irak, nous livre de manière totale et brutale un des aspects les plus désespérés du choc culturel entre l'Orient et l'Occident.

BAHJAT RIZK

CAROLE ANDRÉ-DESSORNES au Salon
Table ronde "La violence en situation de crise" le **4 novembre à 17h (Salle A)** / Signature à **18h (el-Bourj)**

Syrie : les racines du mal

Ziad Majed nous livre une analyse historique en profondeur de l'actuel conflit syrien.

SYRIE: LA RÉVOLUTION ORPHELINE (SOURIYA: AL-THAWRA AL-YATIMA) de Ziad Majed, *L'Orient des Livres, 2013, 173 p.*

Syrie: La révolution orpheline est parmi les meilleurs ouvrages écrits sur le soulèvement syrien. Son auteur, Ziad Majed, connaît bien son sujet. Le tableau qu'il dresse du régime qui gouverne ce pays depuis les années 70 est très instructif.

L'auteur montre comment le pouvoir, issu de régions rurales, a « occupé » les villes. élargi le secteur public tout en assurant au secteur privé les profits propres à assurer son allégeance, mis la main sur les partis politiques et les syndicats tout en assurant la mobilisation de la communauté alaouite indispensable à son projet hégémonique. Il relève la particularité qui caractérise ce régime à savoir sa capacité à lier une personnalisation extrême du pouvoir avec une institutionnalisation généralisée des instances de répression. Il note que l'arrivée de Bachar el-Assad au pouvoir ne va entraîner aucun changement dans la nature du pouvoir. Après un éphémère « Printemps de Damas », vite réprimé, le régime met fin dans un bain de sang à une révolte kurde, organise l'envoi de jihadistes combattre les Américains en Irak, et tente de mettre fin aux velléités indépendantistes qui commençaient à se manifester au Liban en faisant assassiner l'ancien Premier ministre, Rafic Hariri.

L'ouvrage retrace avec beaucoup de détails l'évolution du soulèvement syrien depuis les premières manifestations de mars 2011 en montrant comment la répression de plus en plus sanglante menée depuis août 2011 va entraîner dans un premier temps la militarisation de la révolution et la marginalisation progressive de la contestation civile qui avait atteint son apogée avec 939 manifestations pour la seule journée du 1er juin 2012, puis, dans un second temps, l'émergence d'un radicalisme islamiste et la constitution de groupes armés qui vont tenter de supplanter l'Armée syrienne libre (ASL).

Ce changement dans la nature du mouvement révolutionnaire va avoir pour effet une communautarisation du conflit que le régime va mettre à profit, comme l'explique très bien l'auteur, pour réaliser deux objectifs: impliquer les partis chiites proches de l'Iran dans les batailles en cours et se présenter aux yeux de la communauté internationale comme une victime du terrorisme islamique. La réaction mitigée aux bombardements à l'arme chimique du 21 août 2013 montre qu'il a en partie atteint son objectif.

Un chapitre particulièrement instructif est celui consacré aux acteurs extérieurs, les alliés du régime et les « *alliés* » (les guillemets sont de l'auteur) de la révolution. Il comporte notamment une analyse du rôle très actif de l'Iran tant au niveau de l'armement, de l'entraînement et du financement des forces du régime qu'au niveau de la participation aux combats directement et à travers ses alliés au Liban et en Irak. Majed cite, dans ce contexte, une déclaration particulièrement significative d'un proche de Khamenei qui qualifie la Syrie de « *35e province de l'Iran* », pour souligner le fait que l'avenir du régime iranien est désormais lié à celui du régime syrien.

L'appui russe au régime syrien fait également l'objet d'une analyse détaillée qui prend en considération non seulement les motivations politiques – ce régime est le dernier allié de la Russie au Moyen-Orient – mais aussi les motivations religieuses liées à la position de l'Église orthodoxe de Russie.

Concernant les alliés de la révolution, il parle de l'appui hésitant de la Turquie, de la rivalité entre l'Arabie Saoudite et le Qatar, de l'absence de motivation occidentale, puis s'emploie à démonter les arguments mis en avant pour justifier le fait de ne rien faire pour arrêter le massacre en cours.

La lecture du livre de Ziad Majed donne à réfléchir: des centaines de milliers de morts, 8 millions de personnes déplacées, des villes détruites et une impuissance généralisée à mettre un terme à ce crime contre l'humanité, le premier en ce début de siècle. Et pour couronner le tout, un débat sordide sur le choix à faire entre deux barbaries, la barbarie du régime et celle des jihadistes, avec le danger, comme le note l'intellectuel syrien, Farouk Mardam Bey, de se retrouver, faute d'avoir agi, devant assumer le prix des deux barbaries à la fois.

Avec l'émergence de « l'État islamique », la prédiction de Mardam Bey commence à se réaliser. Une « alliance internationale » pour combattre le terrorisme est formée. Elle envoie ses avions bombarder les jihadistes, mais ne sait toujours pas quoi faire pour mettre un terme au terrorisme du régime syrien qui est à la source de cette violence qui menace de tout emporter.

Je pense que la lecture de cet ouvrage est indispensable pour qui veut comprendre les enjeux véritables de ce conflit qui a d'ores et déjà largement débordé les frontières de la Syrie et représente un défi de nature existentielle aussi bien pour le Liban que pour l'Irak et le Yémen.

SAMIR FRANGIÉ

ZIAD MAJED au Salon
Table ronde « Perspectives syriennes contemporaines » le **5 novembre à 17h (Agora)**

Table ronde « Syrie: crise, enjeux, quel avenir? » le **5 novembre à 19h (Agora)** / Signature à **20h (L'Orient des Livres)**

Publicité

Une 21e édition prometteuse

Depuis 1992, le Salon du livre francophone de Beyrouth, organisé par le Syndicat des importateurs du livre en coopération avec l'Institut français, est devenu un événement culturel majeur au Liban. Expositions, rencontres, tables rondes, signatures seront au rendez-vous de cette manifestation considérée par le président du Syndicat, Sami Naufal, comme « *un lieu de rencontre où la francophonie est reine* » !

L'attribution du prix Nobel 2014 à l'écrivain Patrick Modiano, six ans seulement après la remise de ce même prix à Le Clézio, illustre bien la vitalité de la littérature française trop vite enterrée par ces pleureurs qui se lamentent sur « *le suicide français* ». Le Salon du livre francophone de Beyrouth, prévu du 31 octobre au 9 novembre 2014, tous les jours de 10h à 21h, est déterminé à « surfer » sur cette vague d'optimisme en proposant à ses cent mille visiteurs, malgré l'instabilité et la sinistrose qui minent le pays du Cèdre, des manifestations de qualité et des raisons de garder l'espoir dans l'avenir de la culture au Liban.

Les thèmes majeurs du Salon

Après « Les mots de la liberté », « Les mots de la Méditerranée » et « Les mots des autres », le Salon se place en 2014 sous le thème : « Des mots, des histoires ». Les histoires, ce sont bien sûr celles auxquelles nous invitent les romanciers et qui enrichissent l'univers de chacun, mais aussi les scénaristes et illustrateurs de bandes dessinées. Les histoires, ce sont encore ces récits collectifs que construisent les communautés et les nations. Les histoires, ce sont enfin les histoires qu'on lit ou qu'on écoute, enfant, l'appropriation confiante des mots, le tissage d'un récit, qui construit une personnalité… Moment crucial (et cruel) dans l'histoire de l'humanité, la Grande Guerre fait l'objet de deux tables rondes : « La Grande Guerre au Liban : récits historiques et littéraires, avec Nayla Aoun Chkaiban, Samir Khairallah et Antoine Boustany, table ronde modérée par Youssef Mouawad et, « Penser la Grande Guerre, 100 ans après 14-18 », avec Henry Laurens, Ulrike Freitag, Salim Tamari, Eugène Rogan et Carla Eddé, table ronde de l'IFPO modérée par Eberhard Kienle… La presse sera également à l'honneur puisque le Salon accueille cette année la rencontre du réseau des directeurs de journaux francophones du monde arabe. Co-organisée par l'Organisation Internationale de la Francophonie et l'Institut Français du Liban, cette rencontre comprendra deux tables rondes avec les responsables de presse invités et des critiques littéraires libanais ou français.

Les invités étrangers

Cette année encore, le Salon accueillera de grands noms de la littérature française, comme Didier Decoin, secrétaire général du prix Goncourt, auteur, entre autres, d'un *Dictionnaire amoureux de la Bible* et d'un *Dictionnaire amoureux des faits divers* (éditions Plon) ; Sorj Chalandon, lauréat du prix Goncourt 2014 pour *Le Quatrième mur* (Grasset) dont l'action se passe au Liban ; Éric Reinhardt, auteur d'un roman passionnant : *L'amour et les forêts* (Gallimard), qui figure sur les listes de la plupart des prix de la rentrée littéraire ; Marc Lambron, romancier, critique et membre fraîchement élu à l'Académie française ; Josyane Savigneau, critique célèbre au quotidien *Le Monde*, qui vient de publier un livre d'entretiens avec Philip Roth ; Charles Dantzig, directeur littéraire aux éditions Grasset et auteur, entre autres, d'un brillant essai intitulé *À propos des chefs-d'œuvre ;* Rachid Boudjedra, auteur d'un audacieux *Printemps* (Grasset) ; Richard Millet, romancier de talent et polémiste controversé (*Chrétiens jusqu'à la mort*) ; Baptiste Rossi, auteur chez Grasset de *La vraie vie de Kevin* ; la journaliste Sofia Amara, auteur de *Infiltrée dans l'enfer syrien* (Stock) ; sans compter l'historien Henry Laurens, le politologue Jean-Paul Chagnollaud, l'économiste Jean-Marc Daniel, ou encore le spécialiste du chéhabisme, Stéphane Malsagne, qui s'est basé sur le journal du père Lebret pour publier chez Geuthner une *Chronique de la construction d'un État : Journal au Liban et au Moyen-Orient (1959-1964)*, et, dans un tout autre registre, le footballeur Lilian Thuram, champion du monde en 1998, qui a récemment publié *Mes étoiles noires* aux éditions Philippe Rey. D'autres auteurs, en provenance de France, de Suisse, de Belgique, du Canada ou de Roumanie seront également au rendez-vous.

Les Libanais : valeurs sûres et débutants

Au niveau de la littérature libanaise, on assiste à une véritable « invasion » d'écrivains, certains confirmés, d'autres débutants. Ces derniers, trop nombreux, ont-ils leur place dans un salon du livre ? Leur présence atteste en tout cas de l'attrait des écrivains en herbe pour la langue de Molière ! Parmi nos valeurs sûres, cette année, Vénus Khoury-Ghata, Percy Kemp, auteur d'un essai intitulé *Le Prince* et de nouvelles savoureuses, publiées dans *L'Orient Littéraire* et réunies sous le titre *Histoires courtes* ; Hyam Mallat, auteur d'un essai intitulé *Le Liban : émergence de la liberté et de la démocratie au Proche-Orient* ; Georgia Makhlouf, qui a à son actif *Les Absents*, récemment récompensé par deux prix : le prix Senghor et le prix Ulysse ; Ezza Agha Malak (*L'homme de tous les silences*), sans compter les jeunes auteurs, comme notre collaboratrice Ritta Baddoura et Diane Mazloum (*Beyrouth la nuit* chez Stock). Quatre auteurs libanais de renom seront également à l'honneur dans le cadre du Salon : Toufic Youssef Aouad, dont le fameux roman *Al-Raghîf (Le Pain)* vient de paraître en français, dans une traduction de Fifi Abou Dib ; Saïd Akl, sujet du livre du poète Henri Zoghaib, également traduit en français, et Salah Stétié qui publie ses Mémoires aux éditions Robert Laffont sous le titre *L'Extravagance* et *Khairallah T. Khairallah (1882-1930)*, traducteur, poète et réformateur méconnu, présenté par Samir Khairallah dans une biographie parue chez Geuthner.

Libraires et éditeurs d'ici et d'ailleurs

Les grandes librairies libanaises seront toutes au rendez-vous et accueilleront les 200 signatures prévues au programme. Les éditeurs francophones ne sont pas en reste : ils proposent

plusieurs nouvelles parutions dans le cadre du Salon. On en citera : les éditions de L'Orient-Le Jour qui publient un livre de Michel Touma sur l'histoire du journal ; Tamyras, qui publie cette année, outre son agenda traditionnel intitulé *365 jours pour des week-ends de rêve au Liban*, le recueil *Beirut Book* de David Hury et *Haricots & co*, un album de voyage dans lequel Claude Chahine Shehadi et Maria Rosario Lazzati partagent recettes méditerranéennes et souvenirs ; L'Orient des Livres qui sort *La télévision mise à nu* de la journaliste May Chidiac, les *Histoires courtes* de Percy Kemp, *Syrie, la révolution orpheline* de Ziad Majed, *Le pain* de Toufic Youssef Aouad (en coédition avec Actes Sud) et des entretiens avec Saïd Akl ; les éditions Noir sur Blanc qui publient les ouvrages de Bélinda Ibrahim *(Liban : conte d'un été meurtrier*), Nicole Saliba-Chalhoub (*Blackout*), Saïd Ghazal (*L'âme moire*), Sylvie Mouradian (*Bribes de rien… et de tout*), Hoda Kerbage (*D'outres années*) et trois ouvrages de Claude el-Khal (dont *Quelque part à Beyrouth*), sans oublier les éditions de la Librairie Antoine qui publient un bel album de Rolla Ghosn et deux livres spirituels de Charles Najjar. Quant aux éditions Dergham, elles proposent *Le vin et l'ivresse dans les littératures arabe et française* de Victor Hachem, *Drôle de visite du Musée National de Beyrouth* d'Annie Doucet Zouki, *La montagne bleue* de Mireille Raffoul Sleiman, *Liban, la petite histoire* de Loulou al-Akl Khoury, *Arrêts sur image* de Georges Rubeiz, *Les jetons-monnaie du Liban* de Hagop Kazazian et Gilbert Bou Fayssal, ainsi que les Mémoires de Nayef Maalouf, ancien directeur général du Ministère de l'Éducation de 1962 à 1992 (*Je me souviens*). Plusieurs éditeurs libanais arabophones comme Dar As-Saqi, Dar Onboz, Dar Oueidat Arab Scientific Publisher ou Dar al-Farabi seront enfin présents pour exposer, entre autres, leurs livres traduits du français.

Parmi les éditeurs étrangers, il convient de saluer la présence des éditions du Cerf, de Geuthner, Droz, Les Belles Lettres, Vrin qui offrent des ouvrages d'excellente facture ; celle du Syndicat national de l'édition (SNE) qui assure la promotion des livres d'art et des beaux-livres ; celle du stand Wallonie-Bruxelles qui regroupe des éditeurs wallons et bruxellois qui déploient leur production dans tous les créneaux, du livre d'enfant aux ouvrages juridiques, scientifiques et techniques ; et celle d'une vingtaine d'éditeurs suisses représentés par l'Association Suisse des Diffuseurs, Éditeurs et Libraires (ASDEL).

Enfin, plusieurs institutions, comme le Ministère libanais de la Culture, qui nous promet cette année un stand beaucoup plus riche que d'habitude, l'AUF, l'IFPO, l'ESA, l'ALBA, la Mission Laïque Française/AEFE, ASSABIL, la Congrégation des sœurs des Saints-Cœurs, l'USJ, l'USEK, l'UPA, l'Association francophone de journalisme, etc. seront au rendez-vous.

Jean Rolin, 2006 par © Hannah Assouline

Mobilisation de la famille francophone

Aux côtés de la France, plusieurs pays francophones participent activement au Salon. La Suisse célèbre ainsi l'œuvre de Guy de Pourtalès, grande figure de la Grande Guerre, et organise une table ronde le vendredi 7 novembre à 17 heures sur « La neutralité suisse à l'épreuve de la guerre », présentée par Antoine Messarra, avec la participation de Stéphane Pétermann, auteur de *Guy de Pourtalès, Journal de la guerre 1914-1919*, et de l'ambassadeur de Suisse au Liban, François Barras. De son côté, le Canada invite la romancière Joanna Gruda (*L'enfant qui savait parler la langue des chiens*, paru aux éditions Boréal), alors que la Roumanie invite le romancier et dramaturge Virgil Tanase, ancien directeur de l'Institut culturel roumain de Paris, pour sa biographie de Saint-Exupéry (Gallimard). Quant à la Belgique, elle convie Françoise Rogier, lauréate du prix Québec/Wallonie Bruxelles de littérature de jeunesse en 2013 pour son ouvrage *C'est pour mieux te manger*. On regrettera toutefois l'absence des pays du Maghreb et d'Afrique noire qui gagneraient à participer au Salon pour mieux mettre en valeur leurs auteurs et leur littérature…

La Corse à l'honneur

L'été dernier, la Corse a rendu hommage, à Ajaccio, à la littérature libanaise. Reconnaissant, le Liban accueille à son tour l'Île de Beauté, présente à travers une délégation menée par Mychele Leca et composée de deux auteurs : Jean-Noël Pancrazi, écrivain et critique de renom, membre du jury du prix Renaudot, et Jean-Baptiste Prédali, journaliste et auteur de romans (dont *Nos anges*) publiés chez Actes Sud. Deux rencontres « corses » sont au programme, modérées par Albert Dichy : « L'identité ouverte » et « Quitter son île ? ».

Expos et tables rondes

Plusieurs expositions sont prévues au Salon, dont une exposition de photos de mains d'écrivains réalisées par Hannah Assouline, et une exposition à propos du tombeau d'Alexandre le Grand, sur le stand de *L'Orient Le-Jour*, autour de la bande dessinée : *Le tombeau perdu d'Alexandre le Grand* de Gilles Kraemer (vernissage le lundi 3 novembre à 16 heures). Un Village des arts sera proposé pour la première fois : dix-sept éditeurs français s'y regroupent pour proposer une vaste sélection de beaux-livres. La presse lithographique qui s'y trouvera permettra aux visiteurs de s'initier à la gravure.

Chaque jour, des entretiens avec les auteurs invités et plusieurs conférences et tables rondes se succéderont dans l'Agora ou dans les salles A et B prévues à cet effet. Les rencontres nous parleront de violence, de politique, de sport et discrimination (Lilian Thuram), de traduction, de la Syrie, de la Méditerranée, de gastronomie ou d'architecture, et donneront la parole à de nombreux écrivains, journalistes et spécialistes. *L'Orient Littéraire* organise, pour sa part, une table ronde intitulée « Culture et barbarie », à laquelle participeront les auteurs du 100e numéro spécial publié par le supplément. Et parce que la poésie ne doit pas être considérée comme le parent pauvre de la littérature, une soirée poétique réunira Vénus Khoury-Ghata, Ritta Baddoura, Yvon le Men, Hyam Yared et le slameur d'origine camerounaise Marc-Alexandre Oho Bambe, présentés par Georgia Makhlouf. En outre, Salah Stétié lira ses poèmes à l'occasion de l'hommage qui lui est rendu et des extraits montrant Saïd Akl déclamant ses propres textes seront diffusés dans le cadre du lancement de la traduction du livre qui lui est consacré.

Prix et concours

Comme la plupart des Salons du livre, le Salon de Beyrouth est l'occasion de proclamer les résultats de plusieurs prix et concours, comme le Prix Goncourt-le Choix de l'Orient, le Prix Phénix de littérature, le Prix Ziryab, qui couronne le meilleur livre de gastronomie, le Prix des Jeunes critiques, le Prix de poésie « Nadia Tuéni », le prix littéraire des lycéens, sans compter le concours « Itinéaires humanistes », le concours d'affiches pour les lycéens « Des mots, des histoires », la dictée de l'UFE en partenariat avec Clairefontaine, et le concours Air France Liban-Tamyras : « Qui ira à Paris ? »…

Jeunesse et bande dessinée

Parmi les 90 événements prévus autour du thème des jeunes (Voir l'article « Jeunesse » en page II), on citera une rencontre ayant pour sujet : « L'évolution de la littérature jeunesse dans le monde arabe » avec la participation d'Isabelle Grémillet, Mathilde Chèvre, et Tania Hadjithomas Mehanna, suivie d'une animation pour enfants : « La légende du colibri » par le graphiste suisse Denis Kormann. Côté bande dessinée, la librairie Stéphan recevra Émile Bravo (auteur de la série *Jules*) et Clément Baloup (*Les aventures de Mong Khéo*), alors que le scénariste Gilles Kraemer présentera son album au stand de *L'Orient-Le Jour*.

Sur le plan local, notre collaborateur Mazen Kerbaj publie chez Tamyras *Un an - Journal d'une année comme les autres* qui réunit 382 dessins exposés au salon de l'an passé et traitant de sujets aussi divers que les voyages à l'étranger, les soirées dans les bars de Beyrouth, la guerre civile en Syrie et les « incidents » au Liban et dans la région, alors que Noura Bedran et Rebas signent deux albums bien ficelés qui reconstituent l'histoire du Liban aux éditions Arcane qui publient aussi la traduction en arabe par Lara Rabah du *Chat* de Philippe Geluck – un véritable tour de force ! Quant à Ralph Doumit, il nous offre *Les chroniques illustrées de l'Alba (1937–2012)* qui retrace par les bulles l'itinéraire de l'institution.

Malgré un contexte difficile, ce 21e Salon du livre francophone de Beyrouth est très prometteur. Aux visiteurs et lecteurs de l'honorer de leur présence pour bien démontrer que la barbarie n'aura jamais raison de la culture au Liban !

Alexandre NAJJAR

Publicité

Les Éditions Dergham au 21e Salon du Livre francophone de Beyrouth - BIEL

DERGHAM

Samedi 1er novembre 2014

De 17h00 à 19h00
Signature
Le vin et l'ivresse dans les littératures arabe et française
Victor Hachem

Dimanche 2 novembre 2014

De 17h00 à 19h00
Signature
Drôle de visite du Musée National de Beyrouth
Annie Doucet Zouki

Mercredi 5 novembre 2014

De 17h00 à 18h30
Table ronde
Des mots des histoires
Intervenants
Mireille Raffoul Sleiman
Loulou al-Akl Khoury
Georges Rubeiz

Jeudi 6 novembre 2014

De 18h00 à 20h00
Signature
Des goûts et des espoirs, dégoûts et désespoirs
Nagy el-Khoury

Vendredi 7 novembre 2014

De 19h00 à 21h00
Signature
Liban, la petite histoire
Lebanon, la petite histoire
Loulou al-Akl Khoury

Samedi 8 novembre 2014

De 16h00 à 18h00
Signature
Arrêts sur image
Georges Rubeiz

Dimanche 9 novembre 2014

De 16h00 à 18h00
Signature
Fenêtre de la lune
Elias Rahbani
traduit par Rouba Saba

Dimanche 9 novembre 2014

De 17h00 à 18h00
Présentation d'ouvrage (Salle B)
Hagop Kazazian | Gilbert Bou Fayssal
Wissam el-Lahham
De 18h00 à 20h00
Signature
Les jetons-monnaie du Liban
Hagop Kazazian | Gilbert Bou Fayssal

Nouveauté chez Dergham
Disponible au salon

Je me souviens
Nayef Maalouf